38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 28 11 AOUT 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète	20 fr. 50
	Édition partielle	14 fr. 50

L'édition **complète** comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition **partielle** n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. DEBROAS, 48, rue de Clichy, Paris 9e

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Renan à vingt-sept ans en Italie, 433. — II. Renan, son gendre et son petit-fils, 434. — III. Renan et le monde de l'enseignement primaire, 435. — IV. Paul Bourget, 436. — V. Henry Bordeaux, 439. — VI. Emile Baumann, 440. — VII. Paul Claudel, Francis Jammes, Charles Péguy, 444. — VIII. Jean Nesmy, 446.

Questions de science ecclésiastique. — Faut-il rebaptiser sous condition des protestants qui ont reçu le baptême en France dans un temple où le Livre de prières en usage sauvegarde tout l'essentiel du Sacrement ? 447. — Quelle est la raison pour laquelle le *Codex* recommande non seulement au catéchumène adulte, mais aussi au prêtre baptiseur, de garder le jeûne eucharistique pour le baptême solennel ? Faut-il une raison grave pour baptiser solennellement à un autre moment que le matin avant la messe ? 447.

Liturgie. — Consultations diverses, 448.

PRÉDICATION

Panégyrique de S. Mammès. — Quel est le rôle et d'où se tire la gloire de la vie présente, 353.

Pour la fête de S. Augustin. — Les mères et les grands enfants, 356.

Sermons sur des Œuvres. — V. L'Œuvre des Campagnes, 358.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXXII. Fils de David et Fils de Dieu, 361. — XXXIII. Dans la chaire de Moïse, 362.

Varia. — Allocution d'un nouveau curé, 364.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LIII. La force chrétienne : sa nécessité, 365.

PETIT COURRIER

Q. — Appelé à la retraite ecclésiastique, je voudrais y emporter un livre en rapport...

R. — Parmi les plus récents, Mgr Gouraud, *Pour les prêtres en retraite,* in-16 de 312 p., 7 f., Paris, Beauchesne ; — Lambert, *En retraite,* in-12 de 310 p., 4 f. 50, à l'Œuvre des Prêtres Educateurs, Paris, 27, rue Championnet ; — chan. Gonon, *La halte sacerdotale* (12 retraites du mois), in-16 de 286 p., franco 8 f., libr. du Sacré-Cœur, 6, place Bellecour, à Lyon ; — P. Bouvier, *Règles de la perfection sacerdotale à l'usage des prêtres employés au saint ministère,* 5e éd., in-16 de 164 p., Beauchesne.

Q. — A quel journal, à la fois moral et amusant, pourrais-je abonner un petit garçon de 9 à 10 ans ?

R. — *L'Echo du Noël*, hebd., 10 f. par an, Paris, 5, rue Bayard ; — *Ma Récréation,* hebd., 15 f. par an, Paris, 10, rue de Mézières. — Puisque la question journaux et lectures pour enfants vous intéresse, demandez la brochure de A. de Parvillez, *Les illustrés pour enfants,* franco 1 f. 75, aux bureaux de la *Revue des Lectures,* 5, rue St-Pierre, à Lille ; et lisez les articles intitulés « Des livres pour nos enfants, » que ladite revue a publiés dans chaque no, depuis mai inclus.

Q. — Quelle était au moyen âge la vie *intérieure* et extérieure des prêtres dans les églises collégiales et en même temps paroissiales ? Je crois me rappeler qu'un ouvrage a paru sur ce sujet avant la guerre.

R. — Nous ne voyons pas à quel volume vous faites allusion. Il n'est pas possible de donner dans un travail d'ensemble une idée même approximative de pareil sujet (sinon *modo oratorio,* comme on fait dans les journaux, ce qui n'est pas notre affaire). La vie des clercs, au moyen âge comme aujourd'hui, avait ses hauts et ses bas, suivant les temps, suivant les pays. Nous avons annoncé une très méchante thèse d'une Russe sur le clergé français du XIIIe siècle, mais point pour en dire du bien. Nous avons annoncé des travaux de détail,

comme le vol. de M. Aulagne sur Limoges (un modèle du genre). Vous pouvez relire aussi Lecoy de la Marche, *La Société au XIII*e *siècle ;* Kurth, *Origines de la civilisation ;* Pitra, *S. Léger et l'Eglise franque au VII*e *siècle ;* le *S. Grégoire VII* de M. Fliche, de M. Delarc ; etc. De nombreux points de détail ont été abordés dans les Revues et analysés dans nos Causeries.

Q. — Que peut-on consulter pour sermons de Confirmation ?

R. — Voir la nouveauté annoncée ici cet été, *Le Divin Méconnu* (le St-Esprit), par Mgr Landrieux, Beauchesne ; — J. Millot, *La Confirmation, Allocutions préparatoires et explications catéchistiques*, 7 f., Lethielleux ; — Feige, *Le Saint-Esprit*, in-18, 1 f. 50, Téqui.

Q. — La *Croix* a annoncé la *Vie* de la Vén. Mère Madeleine de St-Joseph, première Prieure française du Carmel de l'Incarnation, par l'abbé Eriau ; pourriez-vous m'indiquer le nom et l'adresse de l'éditeur ?

R. — Broch. in-8 de 90 p., 4 f. 35, Librairie de l'Art catholique, 6, place St-Sulpice, Paris 6e.

Morale et médecine, p. 120 : ajouter Lavrand et Moureau, *Le médecin chrétien, Leçons pratiques de déontologie médicale*, un vol. in-12 publié en 1902 et toujours en vente chez Lethielleux, 7 f.

— Pour retraites du mois à des religieuses, p. 120 : ajouter l'ouvrage excellent du P. Dunoyer, rédemptoriste, *Exercices spirituels à l'usage des âmes consacrées à Dieu*, in-12 de 610 p., franco 4 f. 80, Libr. de la Sainte-Famille, 11, rue Servandoni, Paris 6e.

La moisson des âmes, par J.-B. Thomas, vic. gén. d'Autun. — In-8 de 16 p., franco 0 f. 50 ; chez l'auteur.

Cette plaquette est une œuvre d'apostolat en faveur du recrutement sacerdotal. Fruit d'une longue expérience, elle met au premier rang des moyens à employer *la prière*, puis l'aumône et la recherche des vocations. Nous voudrions que tous les prêtres la lisent.

Mon Languedoc. *Poème*, par Pierre Terme. — In-12 de 368 p., 6 f. 75. — Paris, Grasset.

C'est « mon Languedoc », et c'est tout le Languedoc, en vers, et en beaux vers pittoresques, sonores, vivants, aimants surtout. Série de piécettes (il y en a 92 en tout) en trois livres : 1° *la campagne et les villes :* champs (la garrigue, la vigne, le mas nîmois), arbres (oliviers, pins, platanes), maisons (le clos, les maisons des champs, les abbayes), vallées, eaux vives et eaux dormantes, temples et tours, ports ; — 2° *les travaux et les jeux :* ânes et chevaux sur les routes, courses de taureaux, joutes, concours de boules, danses, travaux d'hiver, récoltes, usines, petits métiers, etc. ; — 3° *les chants et les fêtes :* vieilles villes, arts familiers, jardins clos... Et, par ce temps de crise du papier, c'est une nouveauté, c'est presque un charme de se reposer ici l'œil sur tant de « blancs », sur de vrais steppes de papier perdu.

Banlieue parisienne, par Ardouin-Dumazet. T. I : *Région Sud-Est et Est ;* t. II : *Région Nord et Nord-Est ;* t. III : *Région Ouest et Sud-Ouest.* — Vol. in-12 de 250 à 260 p., à 3 f. 50 l'un (maj. en sus). — Paris, Berger-Levrault.

Ces trois volumes sont les tomes 64, 65 et 66 du célèbre *Voyage en France*, qui doit en comprendre 70. Ardouin-Dumazet l'a entrepris il y a près de trente ans et ce fut tout de suite un succès admirable. C'est qu'en effet nous n'avons rien d'analogue en France. Ce n'est pas du tout du Joanne : il n'est pas question ici de détails matériels d'hôtelleries ou de moyens de locomotion. Ce n'est pas au corps, c'est à l'esprit et au cœur que s'adresse Ardouin-Dumazet. Il veut nous apprendre à connaître et à aimer notre France ; il nous en dit les beautés, les richesses, physiques, agricoles, industrielles, l'histoire aussi, tout cela d'une plume alerte, aisée, colorée, entraînante. Chaque volume a une douzaine ou quinzaine de cartes (type Etat-Major). Cette banlieue de Paris est la plus ravissante des banlieues de capitales en Europe : Vienne seule pourrait lui être comparée, et d'assez loin encore, car il s'en faut que les environs de Vienne offrent la variété de ceux de Paris. Et c'est un délice de parcourir, en compagnie de notre auteur, la vallée de la Seine entre Orge et Marne, les bords de l'Yères, les bois de la Brie parisienne, les boucles de la Marne, la forêt de Bondy et l'Aulnaye, Vincennes et son Bois, Montreuil et ses pêcheraies (t. I), — puis, au t. II, une banlieue immédiate qui semble peu poétique au premier abord : Aubervilliers et Pantin, St-Denis et St-Ouen, Gennevilliers et Colombes (mais, que ne sait pas poétiser Ardouin-Dumazet ?), et puis, un peu plus au Nord, il y a Enghien et son lac, Montmorency et sa forêt, — enfin, au t. III, Neuilly et ses muguets, Puteaux et ses roses, le Mont Valérien, Nanterre et ses rosières, la Malmaison et l'étang de St-Cucufa, Saint-Cloud et la vallée de Sèvres, Meudon et sa forêt, le val d'Aulnay et la Vallée aux Loups... Que de pittoresque en tout ceci ! et quelle moisson d'évocations du passé proche ou lointain, passé littéraire ou passé politique !

Une âme de jeune fille, par Jean Vaudon. — Nouv. édition. In-18 de xx-308 p., 3 f. (maj. comp.). — Paris, Lethielleux.

Elle s'appelait Gabrielle ; elle a vécu quinze ans ; elle était d'une famille de la vieille noblesse des Charentes, l'aînée de huit enfants, une aînée qui savait ce qu'elle devait à ses cadettes, qui dès l'âge le plus tendre faisait porter son examen de conscience sur sa conduite vis-à-vis de ses petits frères et sœurs, qui avait ses petits défauts, qui serait volontiers devenue une enfant timide et sauvage, mais qui s'est si docilement exercée à en triompher qu'elle était la joie et le charme de tout ce qui l'entourait... Il y a beaucoup de jeunes filles comme cela chez nous, point toujours aussi cultivées (parce que leur naissance ne les a pas mises en mesure de l'être), mais dotées par la Providence des mêmes trésors de cœur ou plutôt des mêmes germes à cultiver. Le tout est de les cultiver. Des livres comme celui-ci sont admirablement faits pour y aider. Toutes nos jeunes filles ne trouveront pas un biographe comme le P. Vaudon ; mais le P. Vaudon est un biographe que toutes comprendront, que toutes aimeront, et qui inspirera à toutes la bonne volonté de marcher sur les traces de Gabrielle.

Les Trois Maréchaux, par Charles Le Goffic. — In-12 de 240 p., 5 f. — Paris, Bloud.

Nous sommes en retard avec ce volume, écrit du temps qu'il n'y avait encore que trois maréchaux. Mais M. Le Goffic est de ceux qui ne vieillissent pas. Son *Dixmude* sera toujours jeune, et ses *Trois Maréchaux* aussi, parce que ce sont livres qui font appel chez nous à ce qu'il y a de meilleur, à l'admiration, à la reconnaissance. Ce ne sont pas livres de critique militaire, ou, si c'est de la critique, c'est de la plus rare, qui est aussi la plus féconde : la critique des beautés. Son livre pourrait s'intituler : « Ce que la France doit à ses chefs ». Ses préférences personnelles vont à Foch ; mais comme il sait et comme il fait valoir ce que la France doit à l'indémontable optimisme de Joffre, à l'esprit organisateur de Pétain !

Puis, dans une IIe partie, une série de médaillons d'un joli prix aussi : Grossetti l'invulnérable, le commandant-poète Alfred Droin, un peintre-soldat (le sous-lieutenant Julien Lemordant), l'hydravion de la *Méduse*, un Parisien sur l'Yser (le quartier-maître Luc Platt), un héros de 15 ans (Jean-Corentin Carré), le chef de quart Georges Mauger...

38e ANNEE (4e SÉRIE) N° 28 11 AOUT 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Renan à vingt-sept ans en Italie. — II. Renan, son gendre et son petit-fils. — III. Renan et le monde de l'enseignement primaire. — IV. Paul Bourget. — V. Henry Bordeaux. — VI. Emile Baumann. — VII. Paul Claudel, Francis Jammes, Charles Péguy. — VIII. Jean Nesmy.

I. — On vient de publier encore une correspondance de Renan *(Revue de Paris,* 15 mars et 1er avril 1921). Ce sont des *Lettres d'Italie.* Elles se rapportent au séjour (octobre 1849-juin 1850) du jeune homme en Italie où l'Institut l'avait envoyé en mission. On se souvient *(Ami,* p. 145-7) qu'il avait quitté le Séminaire et l'habit clérical à la rentrée d'octobre 1845, à vingt-trois ans. Etudiant ensuite à l'Ecole des Langues Orientales et au Collège de France, agrégé de philosophie et docteur ès lettres, on lui procure ce voyage en Italie. Les lettres qu'il écrit de là-bas sont adressées, une à son frère aîné Alain (engagé dans la finance, où il ne réussit pas : il n'était pas plus pratique que son père, devenu fou à la suite de catastrophe commerciale), à sa mère et à sa sœur Henriette, alors en Pologne. Cette Henriette était son aînée de douze ans. Elle avait songé à entrer en religion, chez les Sœurs de Sainte-Anne, à Lannion ; elle n'y entra pas et s'en fut se placer comme institutrice en Russie et en Pologne, où elle gagna de quoi payer les dettes de la famille ruinée, mais perdit la foi. Elle devint d'une incrédulité farouche, et fut le mauvais génie de son frère Ernest qui eût peut-être reculé devant l'abîme si sa sœur ne l'y eût poussé avec une vigueur de décision digne d'une meilleure cause.

A sa mère il n'écrit pas du même ton qu'à sa sœur. Avec sa mère il fait volontiers le bon apôtre :

(Du Mont-Cassin, 21 janv. 1850). — J'ai vu le Pape, chère mère ! Nous sommes on ne peut plus satisfaits de notre audience. Pie IX est vraiment une des plus belles et des plus douces natures ; il est impossible de le voir sans l'aimer. Sa physionomie respire un calme et une bonté charmantes ; sa parole est affable et douce. Nous avons causé avec lui à peu près une demi-heure dans son cabinet particulier. Le cérémonial est qu'on lui baise la main en entrant, en guise de salut ; il se tient toujours debout, et ceux qu'il reçoit debout aussi... Je n'ai rien vu de plus touchant et de plus vénérable que ce beau vieillard rendu plus aimable encore par la majesté du malheur. Je lui ai dit que j'avais une bonne mère qui aimerait bien avoir quelque chose de sa main, et il a tiré de son secrétaire un beau chapelet en améthyste, d'une seule dizaine, qu'il a bénit et m'a donné pour vous : « Dites-lui, a-t-il ajouté, que je lui envoie avec ce chapelet ma bénédiction à condition qu'elle le dise souvent pour moi. » Nous lui avions apporté plusieurs autres objets que nous lui avons fait bénir et que je vous donnerai pour que vous en fassiez cadeau à qui vous voudrez. Vraiment, j'aime beaucoup Pie IX, et je suis persuadé que la bénédiction de cet excellent homme ne peut que porter bonheur.

Deux mois et demi plus tard, c'est le retour du Pape (exilé) à Rome :

(Rome, 12 avril 1850). — ...La rentrée de Pie IX a dépassé en splendeur, en éclat, en magnificence, tout ce que rappelaient de mémoire d'homme les fastes de l'ancienne cour romaine. Il nous est impossible à nous Français, avec nos habitudes graves, sérieuses, occupées, d'imaginer ce que c'est qu'une fête italienne, surtout une fête romaine. Ce peuple possède à un degré supérieur le talent de l'ornementation et des pompes extérieures. Rien n'égalait la grâce des draperies, des festons, des girandoles, qui décoraient la façade de toutes les maisons tout le long du parcours pontifical. Ces innombrables soieries ou tapisseries suspendues à chaque fenêtre et mêlant leurs mille couleurs, quand elles étaient agitées par le vent, formaient un des spectacles les plus gracieux qui se puissent voir... Le Pape devait faire son entrée par la porte située vis-à-vis (St-Jean de Latran)... Il a été reçu à sa descente de voiture par le général en chef ; puis il est entré faire une pause dans la basilique... Le carrosse du Pape s'est arrêté au bas des degrés (de St-Pierre) ; puis avec tout son cortège, il est entré dans l'immense basilique, où bientôt la foule l'a suivi pour le *Te Deum* solennel. Quand on ne connaît pas le facile enthousiasme des Romains, leur humeur légère, changeante, leurs accès de joie, le délire de leurs fêtes qui va presque jusqu'à la folie, on ne peut se représenter l'entraînement, la bonne humeur, la vivacité qu'ils déploient dans ces occasions solennelles...

Tableau ensuite des réjouissances populaires qui ont suivi, des illuminations du soir...

Mais ce qui charme surtout l'étranger, c'est l'aspect de cette population si impressionnable, enivrée de ces beaux spectacles, et traduisant son enthousiasme avec une naïveté dont rien n'approche. Ce sont des enfants ; ils en ont la vive ardeur, et aussi les caprices. Car hélas ! il faut bien le dire : il y a un an, ils faisaient des illuminations tout aussi belles pour Garibaldi et pour la déchéance de Pie IX. Quoi qu'il en soit, il paraît que la réconciliation est faite, car jamais on n'a tant crié *Viva Pio IX !* Jamais on ne lui a demandé si dévotement sa bénédiction. En attendant qu'il leur prenne encore fantaisie de le prier de partir...

Avec sa sœur, le ton se fait plus agressif. Naples l'écœure :

Pas un instinct moral ! La religion (de Naples) n'est que la superstition pure, l'expression de la crainte ou

de l'intérêt. D'abord il n'y a pas de Dieu pour ce peuple : il n'y a que les Saints ; et les Saints ne sont pas envisagés comme des modèles de vertu morale ou religieuse, mais uniquement comme des thaumaturges, des espèces de magiciens surnaturels, au moyen desquels on peut se tirer d'embarras quand on est malade ou dans un pas difficile. Les églises deviennent ainsi de vrais musées pathologiques... Ce peuple ne comprend que la chair, le matériel... Tous les Christs de ce pays sont atroces. Incapables de comprendre et de représenter cette sublime figure, ils ont substitué à l'idéal de la beauté morale la dégoûtante image de la souffrance physique, comme ces gens blasés à qui il faut le spectacle de la souffrance réelle pour suppléer à l'émotion morale qui est usée chez eux... (10 janvier 1850).

Naples a ses taches ; mais ce n'est pas au Renan d'alors qu'il faut demander de pénétrer l'esprit de l'iconographie chrétienne. — « Peuple infâme, dit-il encore ; ce ne sont pas des hommes, ce sont des brutes, chez lesquels vous cherchez en vain quelque trace de ce qui constitue la noblesse humaine. » — Naturellement il ne croit pas à Lorette ; mais au nom de quelle esthétique proclame-t-il Lorette une « lourde et béotienne légende ? » Il admire la fécondité de l'institution bénédictine qui a traversé tant de siècles ; mais « ces immenses associations, ajoute-t-il, ne sont possibles qu'avec des consciences *à peine développées* et prêtes à s'abdiquer elles-mêmes au profit d'un plus vaste ensemble. » Par contre, il essaie de nous donner une idée singulièrement avancée et rationaliste des Bénédictins du Mont-Cassin : le P. Sebastiano, le bibliothécaire, lui parle exégèse « comme aurait pu le faire le plus hardi docteur de Halle ou de Tubingue ! » Il les entend parler avec la plus grande liberté « de la corruption du catholicisme, de la déplorable influence du clergé en ce pays, du culte grossier de Naples, des erreurs fatales qui conduisent la papauté et le catholicisme à l'abîme... Entre nous soit dit, ma chère sœur, ces bons moines sont aussi philosophes que nous. Leurs études les ont menés là où aboutit forcément toute la culture moderne, au culte en esprit et en vérité... » (17 janv. 1850). Ces bons moines ont parlé sans doute très librement, comme on peut parler entre honnêtes gens, chez qui l'honnêteté assure la rectitude non moins que la largeur de l'esprit ; et dans leur honnêteté ils n'ont rien flairé de la perfidie sournoise du personnage qui les faisait parler.

II. — M. Jean Psichari, professeur honoraire de l'Université, père d'Ernest et époux de la fille de Renan (Noémi), a écrit, dans *Revue hebdomadaire* du 2 avril, des souvenirs touchants sur l'enfance de son fils. Il est rationaliste ; il ne l'a pas toujours été, puisque, à l'âge de seize ans, sous l'influence du P. Didon, nous dit-il, il songea à « entrer dans les Ordres. » Il a élevé son fils dans le rationalisme ; mais, bien différent en ceci de Mme Noémi, il ne s'est pas endurci contre la prestigieuse beauté qui se dégage de la conversion d'Ernest Psichari *(Ami*, p. 148-153) ; et une brève phrase nous permet de jeter un regard d'espérance sur le travail de grâce qui s'opère en lui : « La foi d'Ernest, dit-il, m'a toujours rappelé, ressuscité ma foi... » Il a aimé, admiré Renan ; il n'a pas manqué une occasion de rendre hommage « à cet écrivain immense, à ce grand homme, ne fût-ce qu'en racontant sa mort » [1] ; il ajoute même finement : « Aucun de ses fanatiques n'a jamais pu me décourager de ces éloges. » Il a vu les lacunes de Renan, qui « n'était pas une nature religieuse. C'était une nature critique. Il vint, tout doucement, tout naturellement, à l'incroyance, sans avoir traversé de nuit de Jouffroy. Ce nom le hantait jalousement, à cause de cette grosse différence entre eux. »

Il raconte que, s'entretenant un jour avec un ecclésiastique de ce que Renan aurait pensé de la conversion de son petit-fils, l'ecclésiastique fit : — « Ça l'aurait amusé ! » M. J. Psichari ne le croit point : — « Il y a dans ce mot, dit-il, un jugement trop sévère sur Renan. » Nous inclinons à penser comme lui : on frémit à songer que Renan eût pu être assez endurci pour ne voir dans un drame pareil, et qui lui tenait de si près, qu'un thème à amusement : sa fille Noémi n'a certes guère eu l'idée de s'en amuser ! — Après cela, M. J. Psichari est peut-être trop optimiste quand il ajoute que Renan « aurait, sans nul doute, réfléchi, examiné, analysé ; » qu'il « aurait eu avec son petit-fils des conversations sans nombre. » Il prête ici à Renan sa propre mentalité à lui-même. Lui, c'est ce qu'il a fait ; mais l'incroyance de Renan était d'une essence tout autrement subtile et profonde. Ce que l'on sait de Renan vieilli ne permet pas de croire que ce travail de réflexion se fût opéré comme de lui-même, et « sans nul doute. »

Il croit à une « modestie extrême » chez Renan. D'autres en ont tremblé et n'y ont vu qu'une forme excessivement raffinée de l'orgueil le plus cérébral du monde. Il a été « atterré de l'entendre dire un jour que son œuvre, au fond, n'était ni connue ni comprise. » Il voit là précisément une marque de modestie. Rien de moins modeste. Renan l'a tenu, ce propos, à l'adresse des catholiques, et pour se moquer d'eux : il leur signifie qu'ils ne l'ont pas compris, qu'un jour ils lui rendront justice et reconnaîtront le service qu'il dit leur avoir rendu en se substituant à Voltaire, en faisant de Jésus un personnage scientifique, en substituant à l'ironie voltairienne la solide cri-

[1] Il l'a racontée dans **Sœur Anselmine,** « roman » publié en 1919, 7 f., Paris, Plon. C'est lui qui intitule « roman. » Je n'en recommanderais pas la lecture aux ordinaires lectrices de romans, qui en seraient déçues et n'y trouveraient vraiment que trop peu de sauce romanesque. C'est une étude d'âme plutôt, l'âme de Jean Psichari lui-même, une âme qui sans doute cherche la foi, qui croit du moins la chercher, qui peut-être même s'imagine l'avoir trouvée, mais qui ne fait que se l'imaginer encore, et dont pour cela même l'expérience s'exprime en des tours qui ne sont pas toujours l'orthodoxie même. — C'est aux pages 168-175 qu'il raconte la mort de Renan ; et il la trouve « admirable ; » il dit qu' « il faudrait le style et le stylet d'un Platon pour la décrire dignement. » Mais ceci était écrit en 1919. — Il y a dans ce livre des vues curieuses, et qui révèlent un état d'âme en travail. — P. 89 : « Contrairement à l'opinion courante, l'amour est un don, parfois un talent, par exception un geste de génie. Voilà pourquoi il est rare. Il est rare comme le génie, comme le talent, comme le don. » La glose qu'il bâtit là-dessus, n'est pas la limpidité même ; mais il y aurait une glose intéressante à bâtir.

tique renanienne : on se moquait de Jésus avant Renan ; après Renan, on le prendra au sérieux... Des incroyants seuls ont pu donner dans ce panneau : Lanson par exemple (voir comment M. Canat proteste joliment, *Ami* p. 317-8) [1].

M. J. Psichari lui disant qu' « il avait formé des esprits, qu'il avait des adeptes, » Renan « n'en voulut rien admettre. » Renan était peut-être sincère, ce jour-là : il était assez intelligent pour avoir quelque pressentiment de la stérilité de son œuvre. Et son gendre, méditant sur les circonstances de la conversion de son fils, conclut à la faillite du renanisme ; la page est bien vue, et mérite d'être retenue :

Voici la situation telle qu'elle n'a jamais été, me semble-t-il, jusqu'ici définie.

Ernest Renan meurt le 2 octobre 1892. Ernest Psichari, né le 27 septembre 1883, a juste neuf ans en 1892. Je prétends qu'il se trouve ainsi dans les conditions les plus favorables pour subir l'influence du grand-père.

Renan est entré dans l'apothéose. Il n'est plus là. Les heurts intellectuels qui ont si souvent lieu entre mâles de deux générations différentes, les discussions inévitables — j'en ai eu bien souvent avec lui ! — ces désirs de contradictions inhérents à la jeunesse — et si féconds parfois ! — n'ont plus aucune chance d'élever entre le grand-père et le petit-fils le plus léger brouillard. Au contraire ! Tout au contraire ! La doctrine renanienne, baignée de tendresse, enveloppée d'amour, est transmise à Ernest par la plus dévouée des mères, par une mère qu'il adore et qui en est adorée, par une fille à tel point formée sur le modèle de son père que, lorsqu'on voulait savoir ce que dans telle ou telle circonstance Renan aurait dit, il n'y avait qu'à l'entendre parler, elle. Le petit est entretenu dans le culte de l'ancêtre, chez lui et au dehors. Jeune homme, tout, à ses oreilles, résonne de la gloire de l'exégète illustre. Tout l'exhorte à le suivre, à l'imiter. Non ! Rien n'y fait. Il a maintenant sa conscience à lui ; car — et ce point est essentiel — la conscience morale chez le chrétien se confond avec la conscience mystique, ne fait qu'un avec elle. Le jeune homme a l'âme bouleversée. Il va trouver son directeur, il lui demande, la voix haletante, s'il est vrai que ce grand-père soit damné. Le prêtre lui répond qu'il n'en sait rien, que nul n'en peut rien savoir. Dans le doute, Ernest se renonce. Dernière dette de reconnaissance, marque de piété suprême, il veut se faire prêtre pour sauver l'incroyant. Car, à cette heure, il est sûr d'être, lui, dans la voie juste ; il a reconquis sa foi chrétienne.

Constatons-le franchement. Moi, je ne trouve pas de terme plus adéquat : nous avons, dans Ernest, dans le petit-fils même du philosophe, dans un être d'une intelligence supérieure, d'une honnêteté scrupuleuse, marqué pour devenir le plus direct disciple du maître, nous avons à reconnaître *la faillite du rationalisme renanien.*

III. — Renan a fait faillite dans le monde universitaire de l'enseignement supérieur (cf. *Ami*, p. 147, note). Il garde encore emprise sur le monde de l'enseignement primaire. Le *Bulletin national des Instituteurs et Institutrices catholiques de l'enseignement public* en jetait, cette année encore (nº de mars), un cri d'alarme (cf., nº de juin, un fort bon schéma de l'évolution de Renan jusqu'à sa défection). On lit toujours la *Vie de Jésus* dans les Ecoles normales de l'Etat. On la lit sans mauvaise intention préconçue ; on la lit simplement parce qu'on ne serait pas fâché de « savoir. » On pourrait sans doute aller quérir le savoir auprès de son curé, auprès de catholiques instruits. Mais les curés et les cléricaux ne sont pas impartiaux. L'impartialité est incompatible avec la foi. L'incroyance est une condition d'impartialité (à peu près comme, aux yeux de tel Conseil municipal resté fameux, aucune sécularisation n'était valide tant que la religieuse en question n'avait pas contracté mariage). On ne se formule peut-être pas ces aphorismes de façon aussi brutale ; mais, au fond, ils expriment l'état d'âme de beaucoup (l'état d'âme de nos paysans, et même de non-paysans, qui vont répétant que ce n'est que dans les journaux rédigés par des incroyants qu'on a chance de trouver quelque vérité) [1]. On lit donc Renan ; et voici comment l'auteur du *Bulletin,* qui connaît son public, nous traduit l'argumentation qui, à cette lecture, s'échafaude en ces jeunes cerveaux de normaliens et de normaliennes :

« Voici un homme de bonne foi (Renan), historien érudit, qui, élevé dans le catholicisme, en a été arraché par la critique historique rétablissant à force de science la vérité de l'histoire inconsciemment travestie par les Evangélistes. Ce savant historien n'a pu se tromper, l'erreur est du côté du catholicisme. »

Raisonnement d'étourdi. Il eût suffi d'ouvrir les préfaces de Renan pour y lire que son incroyance, loin d'être le fruit et la conclusion de sa critique, lui est au contraire antérieure. Il nous y déclare que, quand il nie la réalité des miracles évangéliques, quand il nie l'inspiration des Evangiles, « ces deux négations ne sont pas chez nous le résultat de l'exégèse ; elles sont *antérieures à l'exégèse ;* elles sont le fruit d'une expérience qui n'a point été démentie ; les miracles sont des choses qui n'arrivent jamais. C'est *parce qu'ils racontent des miracles* que je dis : les Evangiles sont des légendes... Que les Evangiles soient en partie légendaires, c'est ce qui est évident, *puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel... L'essence de la critique est la négation du surnaturel...* Qui dit au-dessus ou en dehors de la nature, dans l'ordre des faits, dit une *contradiction.* » Voilà qui est clair, brutal même à force de clarté. Et si ce n'était en matière si grave, on serait tenté de

[1] Jean Psichari nous rappelle ailleurs (*Sœur Anselmine*, p. 175) ce propos qu'il recueillit sur les lèvres de Renan vingt-quatre heures avant sa mort :

« — Je sais qu'une fois mort rien ne restera de moi-même, je sais que je ne serai plus rien ! RIEN ! RIEN ! »

Et il ajoute : « La gradation des majuscules montantes ne rend qu'imparfaitement la force de l'affirmation mâle, héroïque et nette. »

J'avoue ne percevoir ici rien de mâle ni d'héroïque, mais bien le ton du désespoir.

[1] Renan n'a pas reculé devant cette ineptie. Il écrit, dans sa Préface de la *Vie de Jésus :* — « Pour faire l'histoire d'une religion, il est nécessaire, premièrement, d'y avoir cru (sans cela, on ne saurait comprendre en quoi elle a charmé et satisfait la conscience humaine) ; en second lieu, de n'y plus croire d'une manière absolue, car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère. » Alors il n'y aura que les athées à pouvoir parler pertinemment du dogme de l'existence de Dieu ? ou que les traîtres à savoir écrire de l'histoire de France...? Il est sûr que les renégats — de la patrie ou de l'Eglise — n'entendent pas l'histoire — de la patrie ou de l'Eglise — de la même façon que le commun des honnêtes gens.

Ce Temple l'importune ; et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

dire que c'est d'un haut comique : Renan se donner des airs effarouchés à la pensée de tomber dans la contradiction, lui dont l'œuvre est un tissu de contradictions, lui qui a passé son temps à se contredire, non seulement d'un livre à l'autre, mais dans le même livre, d'un chapitre à l'autre, et parfois dans la même page ou dans la même ligne, comme il s'en glorifie dans la Préface de son dernier volumineux ouvrage *(Histoire du peuple d'Israël,* 5 vol. in-8, 1888-1894), au point que l'on est bien obligé de croire que toute sa vie il s'est moqué de son public, à peu près comme il imagine quelque part que Dieu, s'il existe, doit passer son éternité à s'amuser prodigieusement des sottises de cette humanité qu'il a créée ! [1]

M. l'abbé Joseph Lescure, licencié ès lettres, nous adresse un excellent petit livre dont il est l'auteur, **Le Renouveau catholique dans l'enseignement primaire,** in-12 de 96 p., 2 f. 50 (chez l'auteur, à St-Saury, par Le Rouget, Cantal). Le titre dit le sujet. Sujet qui doit nous être cher entre tous. Nous l'avons abordé à plusieurs reprises depuis deux ans. M. Lescure est un ouvrier très actif de ce *Renouveau* qui est un de nos plus solides motifs de consolation. Nous ne lui ferions qu'une critique : c'est d'être incomplet. Il ne connaît pas tous les groupes où la grâce divine s'est révélée si efficace depuis quelques années. Mais ce qu'il dit du groupe auquel il est spécialement attaché et qui est d'ailleurs le plus considérable de tous, est parfait. Et puis, son livre n'est qu'une Ire série, espérons-nous, qui sera suivie d'autres, à bref délai. Une Ire Partie nous dit 1° les signes du Renouveau, 2° ses limites, 3° la tâche nécessaire. Une IIe Partie (p. 37-93) nous donne quatre récits autobiographiques de conversions dans le monde de l'enseignement primaire : 1° L'Appel divin ; 2° Sur le chemin d'Emmaüs ; 3° D'Anatole France à Bossuet ; 4° Le Retour : récits profondément touchants de simplicité et de droiture ; on y perçoit vraiment le ton d'âmes chrétiennes qui ne se sont décidées à publier ces confidences que sur des instances autorisées et parce qu'on leur a montré là un apostolat à exercer. D'autres récits de ce genre ont paru depuis dans le *Bulletin* cité plus haut *(A l'école de Renan, Bulletin* de mai, juin, juillet : histoire d'une institutrice, élevée chrétiennement dans sa famille, sans grand fonds religieux toutefois, normalienne ensuite, chrétienne encore, mais fortement émancipée déjà, puis fortement ébranlée un jour de Vendredi Saint par le sermon sur la Passion, et au moment de revenir à la ferveur, quand tout à coup on lui met en mains Renan...). M. Lescure nous doit de recueillir ces pages en volume.

IV. — M. Paul Bourget vient de publier en volume le roman qu'il avait donné à la *Revue des Deux Mondes* au printemps de cette année, **Un Drame dans le Monde,** in-12 de 308 p., 7 f. 50, Paris, Plon.

Une jeune femme, Odette de Malhyver, veille au chevet d'une tante mourante, Mlle de Sailhans. Une religieuse vient lui annoncer que son mari est là et lui veut parler. Elle passe au salon. Géraud de Malhyver lui apprend qu'ils sont ruinés : il ne leur reste que 40.000 livres de rentes, et ils en dépensent, à Paris, 300.000. Le seul remède à la situation, c'est de quitter Paris et d'aller vivre sur leur terre d'Auvergne, au château de Malhyver.

Odette atterrée. Elle est très mondaine ; elle a délaissé, en se mariant, toute pratique religieuse ; elle ne songe jamais aux choses de la foi ; elle ne comprend pas la vie autrement que parisienne. Elle n'ira pas à Malhyver... Et une raison qu'elle ne dit pas à Géraud, et qui est plus déterminante que l'ordinaire mondanité, c'est qu'elle a, à Paris, un amant, Larzac, l'ami de son mari : elle s'est liée avec Larzac tandis que son mari était aux tranchées, et elle y tient d'autant plus âprement qu'elle soupçonne Larzac de la délaisser maintenant pour une autre. Elle restera à Paris. Mais comment échapper à la dure nécessité que lui a signifiée son mari...?

Oui, comment ?... Elle revient au chevet de sa tante. Elle songe... Sa tante va mourir. Ce sera la solution. La tante est riche, immensément. Odette est son unique héritière naturelle... Oui ; mais si la vieille fille a fait un testament...? Elle est dévote ; elle n'approuve guère Odette, et ne le lui laisse guère ignorer... A-t-elle fait un testament...? Il faut qu'Odette le sache. Elle cherche les clefs de sa tante, les trouve, ouvre le secrétaire, fouille tout, découvre un testament : la tante lègue toute sa fortune à l'évêque, pour être employée en œuvres de charité... Odette jette le testament au feu... Puis elle s'aperçoit qu'elle n'entend plus venir du lit cette respiration de personne endormie qui la rassurait... Elle se retourne ; elle voit les yeux de la mourante fixés sur elle... La mourante ne profère pas une syllabe : l'attaque de paralysie lui a enlevé l'usage de la parole ; mais la parole pourra lui revenir dans quelques jours, a dit le médecin. Car la mourante n'est pas condamnée à mort... Et si elle vit...! Il ne faut pas qu'elle vive...! A cet instant, le regard d'Odette se pose sur une préparation de digitaline destinée à soutenir le cœur de la malade : quelques gouttes de plus dans le verre, et la mort est certaine, Odette est sauvée !

Ce qu'on vient de lire n'est qu'un squelette, inintelligible comme tout squelette dont on ne connaîtrait pas autre chose que l'apparence squelettique... Odette n'est pas inintelligible ; elle n'est pas un monstre ; elle est une pauvre créature humaine, qui ressemble à beaucoup d'autres. Elle n'a pas fait cela de gaîté de cœur. Elle a tresssailli d'effroi quand elle a senti, au toucher, au fond de la poche de sa tante, les clefs. Elle a tressailli au moment de jeter au feu le testament. Elle a tressailli au moment de verser la digitaline. Mais, chaque fois, son hésitation s'est faite plus molle ; son impulsi-

[1] La meilleure des réfutations qui ont été faites de Renan au temps de son scandale, c'est certainement celle de Mgr Freppel, au t. I des *Œuvres Polémiques* (se vend séparément, in-12 de 402 p., 5 f., Téqui). Mgr Freppel y consacre plus de 300 pages à étudier la *Vie de Jésus* et les *Apôtres* de Renan ; et ce sont pages d'une magnifique solidité qui vivront toujours, alors même que Renan sera oublié depuis longtemps. Mgr Freppel y discute aussi (p. 334-366) un Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 28 fév. 1873 et où Derenbourg, appuyé par Renan, contestait la croyance des Hébreux à l'immortalité de l'âme.

Et puis surtout, faire « connaître », comme nous le demande avec tant d'instance Benoît XV, Jésus-Christ, à l'aide de nos bonnes Vies classiques de Mgr Le Camus, de Fouard, de Lesêtre, — à l'aide de livres comme le *Jésus-Christ* de Mgr Bougaud, le *Jésus-Christ* du P. Suau, la *Transcendance du Christ* de M. Picard, le *Témoignage de l'Evangile* de M. Moënner, le *Je crois en Jésus-Christ* de M. Lemoine, — à l'aide enfin, pour lecteurs très sérieux, des excellents traités théologiques que nous avons en français, du P. Hugon, *L'Incarnation* (dont une nouvelle édition vient de paraître, cet été), et du P. Schwalm, *Le Christ d'après S. Thomas d'Aquin.*

vité, plus impérieuse, « subissant un processus d'entraînement, analogue à la loi d'accélération de la chute des graves » (p. 29). Chez le commun des mortels, la pensée est un acte commencé ; chez une créature qui, à force de ne vivre que pour le plaisir, a perdu tout empire sur soi, la pensée, c'est déjà l'acte ; la pensée se transforme en acte, « d'une manière comme mécanique... Odette s'arrête. On dirait qu'un pouvoir, plus fort qu'elle-même, la contraint, comme tout à l'heure, de réaliser le projet apparu avec une si troublante netteté dans le champ de son esprit » (p. 28, 33, 34). L'envahissement de l'être moral d'Odette par l'idée de l'assassinat, le caractère fatal de cette idée, la demi-inhibition de la conscience, le quasi-automatisme de l'acte lui-même : Paul Bourget n'a guère écrit de pages plus fortes, plus vraies que celles-là. Le monde n'est pas fait de brûleurs de testaments ni d'assassins : ce sont crimes qui ne sont pas à la portée de tous. Mais le monde est fait de pécheurs ; et tout péché est une monstruosité qu'il faut toute la miséricorde de Dieu pour comprendre et excuser. Le processus des tressaillements d'Odette, c'est le processus de toutes les tentations. Il y a beaucoup d'Odettes au petit pied.

On tient, avec cette exposition de Paul Bourget, tout le drame, qui va maintenant se dérouler implacablement, comme une tragédie grecque. Il n'y a plus de paix pour Odette. D'abord, la mort de la malade est-elle certaine...? Mais, si elle revient à elle avant de prendre la potion...? Si la religieuse renouvelle l'eau du verre...? Odette se voit déjà accusée par sa tante, confrontée avec son mari... Son dernier scrupule s'abolit. Elle esquisse un geste pour réveiller la malade et lui donner à boire le poison. ...Ce geste, elle ne l'achève pas... Elle reste là, retombée sur le fauteuil, comme hypnotisée devant ce verre qui porte en lui la mort... Elle s'épouvante d'elle-même, de ce qu'elle a fait. Va-t-elle reprendre le verre, le rejeter au feu ? Elle en esquisse le geste, ne l'achève pas non plus... L'affreuse action, elle ne peut pas y renoncer, elle ne peut pas non plus l'oser jusqu'au bout... Elle en est à trembler d'angoisse que sa tante prenne le poison... Elle voudrait se raccrocher à l'espérance qu'elle ne le prendra pas, qu'elle mourra sans l'avoir pris... Mais quelle terreur que tout de même elle ne meure pas !... Misère de la créature humaine, quand elle a fauté et qu'elle se débat pour échapper, autrement que par le repentir, aux conséquences de sa faute...!

Elle ne peut plus se voir dans cette chambre. Un appétit de fuite s'éveille en elle, impérieux, immédiat, irrésistible. Elle ouvre la porte du salon, y voit la religieuse endormie : quel contraste entre cette paix divine et son tumulte à elle ! Elle confie sa tante à la religieuse, saute dans son auto, rentre chez elle... Il est minuit... Son mari lui reparle du départ projeté pour l'Auvergne. Scène. Odette ne l'y suivra pas. Elle venait de se retirer dans sa chambre quand un domestique de sa tante arrive : Mlle de Sailhans est à toute extrémité !... Effarée, elle regimbe d'abord, elle envoie son mari seul, elle se ravise. Le docteur lui apprend que la religieuse a donné à sa tante la potion prescrite : « Elle l'a bue. Elle s'est rendormie. Evidemment, il s'est produit là une autre rupture dans le cerveau. Elle a été prise de convulsions, de nausées... » Mort et funérailles de la tante.

Et trouble croissant d'Odette. La voici maintenant prise d'un besoin furieux de dire son crime. Non pas au prêtre, évidemment, mais à quelqu'un d'autre. Il y a des fardeaux qu'une âme humaine ne peut pas rester seule à porter. Cette nécessité psychologique de la confession a été plus d'une fois exploitée heureusement par nos grands romanciers (notamment par Balzac et par Bourget lui-même : voir *l'Emigré)*. Il n'y a pas de gens à se confesser plus souvent, disait Mgr Besson, que les gens qui n'ont pas de confesseur. Odette dit son crime à Larzac, son amant, un jour qu'elle vient d'acquérir la preuve indubitable que celui-ci la « trompe » avec une autre ; elle lui dit que c'est pour lui, pour rester auprès de lui, à Paris, qu'elle a fait cela ; elle s'imagine par là, par cette révélation de la frénésie de sa passion, l'enchaîner à elle à jamais. Larzac, qui depuis longtemps ne tient plus à elle, la renvoie, brutalement.

Où voulez-vous qu'elle aille, maintenant ? Elle rejoint son mari, en Auvergne. Mais elle n'a rien d'une convertie. Lui, il est en route déjà vers la conversion, non pas vers la conversion à Dieu encore, mais vers la conversion à un idéal moral autre que sa vie d'avant-guerre. — Géraud de Malhyver a 1° le sens de la famille, le sens de son devoir d'éducateur vis-à-vis de son enfant, vis-à-vis de sa femme aussi : il ne sait pas le crime de celle-ci, mais il se rend très bien compte qu'elle n'est pas à son devoir, et ce n'est pas elle qu'il en rend responsable, mais lui-même : il a conscience de n'avoir pas été pour elle ce qu'il devait être, le *caput mulieris* dont parle S. Paul. Et il se promet bien de l'être désormais, sans savoir encore comment : car il est la délicatesse même, et il sent ce qu'il lui faudra de bonté et de douceur pour y réussir. — Il a 2° le sens social, qui s'est développé magnifiquement en lui pendant la guerre, au contact de ses compagnons de tranchée. Il a senti, pendant la guerre, jusqu'à quel point le peuple s'est désaffectionné des grands. Et ce n'est pas le peuple qu'il en incrimine ; ce sont les grands, les nobles, qui se sont isolés du peuple, qui n'ont pas rempli auprès de lui leur rôle de chefs, leur rôle d'éducateurs. — Tout cela, ce n'est pas encore la foi, mais c'est déjà la charité, donc le chemin de la foi. *Qui diligit me, manifestabo ei meipsum,* dit N.-S. en S. Jean. Or, l'aimer en ses pauvres, l'aimer dans la personne des humbles, c'est bien l'aimer lui-même, puisque *quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (Matt., xxv, 40).

Elle, ce qui la ramènera à Dieu, ce sera la vue de la mort, la terreur de retomber dans le péché, la volonté de se racheter, la vue enfin de la bonté de

son mari pour elle, d'une bonté qu'elle ne lui soupçonnait pas, qu'elle ne soupçonnait à personne. Elle voit le prêtre, un humble curé de campagne qui, sous des apparences frustes, cache des trésors de grandeur surnaturelle dont Géraud est émerveillé.

Et tous deux, réconciliés avec Dieu, se reprennent, à Malhyver, à une vie nouvelle :

« Pour mon humble part, lui dit-elle, je travaillerai avec toi. Tenir un ouvroir, surveiller une école, m'occuper des enfants, des pauvres, j'apprendrai mon métier de châtelaine. Etre ta servante, ta pauvre servante, tant que tu voudras et pourras m'accepter, c'est tout mon rêve, et je ne t'aurai payé qu'une bien faible partie de ma dette. — Sans toi, sans cette pitié qui m'a rendu la force de vouloir vivre, je serais morte damnée... Comme je voulais vivre, j'ai cherché l'appui là où *elle* l'avait trouvé toute sa vie... Elle... Tu as compris qui. Si elle peut me voir maintenant d'où elle est, que me dirait-elle ? Le mot que tu m'as dit : racheter ! C'est ce que m'a répété tous les jours ce prêtre qui sait parler aux âmes. Toute la religion catholique est dans le rachat. Le Christ, c'est la rédemption. Je l'ai tant senti !... Et toi-même ?... »

C'est sur cette *Via lucis* (c'est le titre du chapitre final), faisant suite à une dure *Via crucis,* que se ferme ce livre, un des plus puissants qu'ait écrits P. Bourget, le plus profondément pénétré de sens chrétien. Il avait songé un instant, nous dit un de ses confidents, à l'intituler *Le Rachat.* Nul titre certainement n'en pouvait mieux exprimer la substance. Rachat, chez Odette, des égarements de la passion ; rachat, chez Géraud, des manquements au devoir social. Il y a, dans ces pages, dans les chapitres du début, des souvenirs de péché : très peu, le strict nécessaire pour faire entendre une situation. Il y a, au chapitre v, une description de *dancing,* de *jazz-band,* qui est effrayante, qui est effroyable : « la danse du frisson », « les couples... agitant leurs épaules à petits coups, s'efforçant de frissonner de la tête aux pieds, *comme des automates pris de peur.* » Les chroniqueurs de nos journaux mondains, même « bien pensants », ne savent que plaisanter du « jazz-band » et des scènes de *dancing :* M. Bourget, lui, n'a jamais plaisanté du péché, même dans ceux de ses livres où il en fait des peintures bien trop brûlantes ; il ne l'a jamais fait aimer (et c'est en quoi il est aux antipodes de tant d'autres romanciers, — du type André Theuriet par exemple, pour ne citer que l'un des plus lus et des plus délétères, — dont tout le talent va à peindre le mal sous des couleurs attirantes, à voiler de fleurs et de parfums capiteux le bord du gouffre). Paul Bourget prend toujours le péché au sérieux, au tragique, comme il est en réalité, comme il doit apparaître aux yeux d'un moraliste même profane, à plus forte raison aux yeux d'un chrétien comme lui. C'est ce qui fait l'unité de son œuvre [1] : montrer que l'observation du Décalogue est une condition de bonheur, même en ce monde, et que tout ce qui s'en écarte est un principe de malheur, de catastrophe, pour les sociétés comme pour les individus.

L'Ecuyère est un roman publié dans l'*Illustration* bien avant la guerre (sous un autre titre : *Mal d'autrui n'est que songe),* mais qui paraît pour la première fois cette année en vol. (in-12 de 311 p., 7 f., Plon). En retenir cette idée, simple et vraie, sur laquelle il est bâti : c'est que nos fautes principales à l'égard d'autrui proviennent de notre impuissance à nous représenter les sentiments d'autrui, impuissance qui est une forme de l'égoïsme : la charité est autrement intelligente, autrement habile à imaginer. L'égoïste, ici, c'est le jeune comte Jules de Maligny, type de viveur, de roué qui a un peu de sang slave dans les veines et qui de ce fait possède le dangereux pouvoir de superposer les uns aux autres des accès de sincérité contradictoires. Sincère en s'éprenant d'une jeune fille, l' « écuyère », qu'il a sauvée d'une embuscade d'apaches, sincère en lui offrant de l'épouser, Maligny n'est pas homme à lutter, pour l'obtenir, contre sa mère qui prononce qu'un Maligny ne saurait épouser la fille d'un honnête maquignon anglais de la rue de Pomereu ; il n'est pas homme même à lutter contre lui-même, contre son tempérament qui est l'inconstance même, incapable de se fixer sur quoi que ce soit, capable seulement d'effusions de sensibilité, jamais d'un amour voulu et solide. Ce qui donne du prix à l'amour, dit P. Bourget, c'est « la recherche du dévouement et non pas seulement de l'émotion. » Et ce n'est pas de se dévouer que sont avides les gens à la Maligny.

P. Bourget a réuni encore cette année en volume, sous ce titre : **Anomalies** (in-12 de 310 p., 7 f., Plon), une dizaine de nouvelles données pendant ou après la guerre à divers périodiques. *Anomalies,* c.-à-d. des anormaux, des cas non pas de folie, mais de ces singularités qu'on désigne, dans le langage commun, sous le nom de névroses ou d'altérations de la personnalité. Cas de mythomanie, ou d'imagination créatrice de fables et de mensonges (sorte d'imagination active surtout pendant le premier âge). Cas d'envie (un des thèmes les plus minutieusement scrutés à travers l'œuvre de Paul Bourget), non pas de l'envie ordinaire à la Iago, mais de transpositions morbides de l'envie : l'envie du chef à l'égard du subordonné, l'envie de la médiocrité triomphante, gênée dans son succès par le mérite obscur, l'envie associée à l'amitié *(l'Ami haineux).* Cas d'auto-accusation criminelle, ou comment il ne faut pas se fier, en matière judiciaire, à une confession de culpabilité née du délire de la fièvre. Cas atroce de « vengeance de femme, » ou la complice devenue bourreau « comme il arrive toujours. »

Cas de dévouements extraordinaires : deux monstres, un adolescent égoïste et pervers, un vieux mendiant, faux pauvre usurier et avaricieux ; ils trouvent, pour s'attacher à eux, deux créatures dévouées, une demi-sœur et une servante, qui pleurent la mort de ces êtres nuisibles et qui se disent, avec l'Evangile, qu'elles ont eu la « meilleure part, » se demandant, en cheminant côte à côte, « quelle loi mystérieuse veut qu'à côté *de toute* personnalité dure et implacable, un dévouement se rencontre, méconnu, il le sait, voué à l'ingratitude, il le voit, et qui trouve une espèce de joie amère à se renoncer, à s'immoler. » Flau-

[1] On se souvient que c'est le titre d'un livre paru à la veille de la guerre : **L'unité d'une pensée,** *Essai sur l'œuvre de M. Paul Bourget,* par R. de Rivasso, précédé d'une lettre de Maurice Barrès, in-12 de VIII-290 p., Paris, Plon.

bert avait traité un sujet analogue dans *Un cœur simple;* mais voyez la différence d'un moraliste chrétien à un moraliste qui ne l'est pas : là où P. Bourget s'incline devant la mise en pratique de l'Evangile, Flaubert n'a su voir qu'une espèce d'innocente manie. Le sens chrétien accompagne et éclaire toujours P. Bourget dans ses explorations à travers ce domaine obscur de la psychopathologie. Il aime à montrer dans la piété chrétienne (bien qu'elle soit susceptible, elle aussi, d'échapper à la direction voulue et de dégénérer en névrose) un précieux remède aux maladies de l'âme. Et de grands médecins, même non chrétiens, s'en rendent compte aussi.

Les médecins lisent Paul Bourget. Il les emplit d'admiration (cf. *Ami* 1919, p. 1162). Il est leur pair. Il a communiqué les bonnes feuilles d'*Anomalies* au professeur Dupré, l'un des maîtres de la psychiatrie contemporaine; et celui-ci lui a répondu par une série de notes très précieuses que l'on lira à la fin de ce volume. *Anomalies* est certainement un des livres les plus riches de substance psychologique qui soient dans l'œuvre de Paul Bourget.

V. — Paul Bourget a dédié *Anomalies* à « Henry Bordeaux, son confrère et son ami. » H. Bordeaux vient de donner, sous le titre générique de *La Vie recommence,* une suite à sa *Résurrection de la chair* (publiée l'an dernier, cf. *Ami* 1920, p. 694) : **La Chair et l'Esprit,** in-12 de 320 p., 7 f., Plon. On se souvient que Maria Ritzen, la jeune Alsacienne, a été recueillie pendant la guerre, en Dauphiné, par la mère de son fiancé, Mme Bermance. Celle-ci, type admirable de chrétienne, une des grandes créations de H. Bordeaux, adopte Maria pour fille; elle adopte l'enfant de son fils et de Maria. Les deux femmes vivent en paix et dans la pratique de toutes les vertus. Après l'armistice, l'Alsace veut revoir Maria; Maria y retourne, non sans un inquiet pressentiment. Au cours des inoubliables fêtes de Décembre 1918, elle rencontre, dans une famille amie de la sienne, un jeune homme qui dès avant la guerre a jeté les yeux sur elle. Les deux familles auraient désiré et désirent toujours ce mariage ; mais Maria n'a jamais répondu à l'amour du jeune homme ; il n'y a pas eu de fiançailles; son cœur n'a pas parlé. Parle-t-il maintenant ? Elle en repousse la pensée avec effroi, non pas à cause du jeune homme, qui est un très beau type de jeune homme chrétien, mais au souvenir de son passé récent, de sa faute... Elle fuit l'Asace. Le jeune homme veut avoir le cœur net de tout cela. Il arrive en Dauphiné, sans s'être fait annoncer. Il voit d'abord Mme Bermance ; il apprend tout; il comprend et pardonne. Sa famille d'Alsace agrée à son tour le mariage, mais à condition que l'enfant ne suivra pas Maria en son nouveau foyer et restera auprès de Mme Bermance. Celle-ci en serait très heureuse, mais elle prévoit que Maria ne consentira pas. Maria ne consent pas en effet. La famille d'Alsace donne son agrément quand même ; l'enfant suit Maria, et Mme Bermance reste seule en Dauphiné. Solution qui au premier abord jette un voile de tristesse sur ce dénouement : on se dit que rien n'eût empêché cette excellente dame de remplir le rôle de grand'mère dans la nouvelle famille de Maria... Mais il faut voir comment H. Bordeaux nous montre tout cela transfiguré dans l'âme de la dame, qui accepte cette totale et définitive solitude avec résignation, mieux, avec une joie toute chrétienne, dans la pensée et l'espérance certaine que ce nouveau sacrifice l'aidera à expier pour son fils, à racheter la faute de son fils.

H. Bordeaux continue à suivre, après la guerre, sa vocation d'apôtre de la famille. Et la note chrétienne est plus accentuée chez lui maintenant que dans son œuvre d'avant-guerre. Avant la guerre, il faisait appel direct surtout aux grands principes de la loi naturelle ; il voulait s'imposer à tout lecteur de bonne foi, même non croyant. Evidemment on sentait la foi chrétienne sous-jacente à ses conceptions, comme on la sent sous-jacente à la vie de tout homme qui pratiquerait en perfection la loi naturelle en son intégralité ; mais il ne la produisait pas au premier plan. Il l'y produit, maintenant. C'est qu'aussi bien il nous place, en ses deux romans d'après-guerre, en face de situations particulièrement délicates qui ne se dénouent pas sans appel à des principes supérieurs. Le dévouement de Mme Bermance, son pardon, la simplicité si confiante de Maria, la paix à établir en ces familles alsaciennes troublées par la faute de Maria : autant de solutions qui ne se laissent atteindre que par des vues surnaturelles, comme le dit Mme Bermance au cours d'une discussion magnifique avee la future belle-mère de Maria (chap. x : *Les deux mères) :* — « Dieu est plus indulgent que vous, madame... Oui, j'aurais pu installer Maria dans une grande ville,... lui assurer sa vie matérielle, aller la voir et l'encourager. Aux yeux du monde, cela suffit peut-être. *La charité est plus exigeante...* » (p. 255).

Il élimine aussi maintenant ces peintures trop ardentes que nous avons plus d'une fois exprimé le regret de trouver dans son œuvre d'avant-guerre. Nous l'avons regretté sans les condamner. Ce sont questions très délicates, et que ce n'est pas ici le lieu de traiter. Question de mesure. Car enfin on ne fait pas œuvre de moraliste sans signaler le mal. Il y a dans nos orateurs sacrés (à commencer par S. Jean Chrysostome, le Patron des prédicateurs), maintes pages que l'on ne laisserait jamais lire à des jeunes filles. N'y a-t-il pas, dans S. Paul même, des expressions que vous ne diriez pas devant un auditoire ordinaire ? Il s'en faut que les romans de René Bazin soient tous pour jeunes filles. Ce qui n'empêche pas René Bazin et Henry Bordeaux de compter parmi nos plus pures gloires catholiques; et l'autre jour, à la séance publique de clôture de la *Semaine des Ecrivains catholiques* (22 mai), il fallait voir avec quelle sympathie la vaste assistance a salué leur présence

aux côtés du cardinal Dubois. Bien avant la guerre déjà, l'abbé Lecigne terminait son étude sur H. Bordeaux (1910) en formulant le vœu que « la docte Compagnie (l'Académie), gardienne des traditions nationales, offre un siège au jeune écrivain qui s'est fait le poète de tout ce qu'il y a de plus nécessaire et de plus vital dans la tradition française » *(Du Dilettantisme à l'Action,* IIe Série, p. 123). Et vers la même époque (1912), le P. Ferchat, S. J., érigeait à la gloire de H. Bordeaux le magnifique monument auquel il a donné ce titre : *Le Roman de la famille française, Essai sur l'œuvre de M. Henry Bordeaux,* préface de Paul Bourget.

Je suis sûr que certains lecteurs opineront que H. Bordeaux a trop idéalisé la physionomie de Maria, qu'il l'a faite trop sympathique. Car enfin, ce n'est qu'une pécheresse... — Oui, certainement, c'est une pécheresse, c.-à-d. ce fut une pécheresse. Le péché c'est le démon ; mais le repentir, c'est le ciel. Ce n'est pas au jour de son péché que H. Bordeaux nous présente Maria ; c'est de longs mois après, alors que Maria n'est plus, aux yeux de Dieu, qu'une pénitente. Il ne nous l'a pas montrée coupable ; il nous la montre repentante. Ce n'est pas le romancier qui nous raconte sa faute ; c'est elle-même qui avoue : ce n'est donc plus une faute, c'est un aveu, c.-à-d. ce qu'il y a de plus grand au monde. Déjà dans l'Evangile nous voyons des gens qui se scandalisent de la bonté que Notre-Seigneur témoigne à certaines pécheresses, à certains pécheurs particulièrement décriés, comme les publicains : *Quare cum publicanis et peccatoribus manducat Magister vester ?...* Et autour de nous, dans les journaux, n'avons-nous pas souvent entendu dire que le Sacrement de Pénitence est la plus immorale des institutions, qu'il constitue une prime au péché, puisqu'il en offre le pardon à si bon compte ?...

Maria, après sa faute, dans sa pénitence, nous est montrée sous les traits d'une petite perfection : c'est donc, sans doute, qu'elle n'était point si perverse, avant sa faute même... Ceci encore est un trait fort bien vu, une excellente leçon. Il ne faut pas laisser croire aux jeunes filles que celles qui fautent furent toujours de petits monstres, prédestinés par avance à toutes les chutes. Il faut qu'une jeune fille sache que, parmi celles qui tombent, il y en a beaucoup qui n'ont pas vu le mal, qui ne l'ont pas prévu, qui ne l'ont pas voulu, qui ont été seulement des natures trop sensibles, trop tendres, faibles, qui ont eu seulement tort de ne pas mortifier leur cœur. Il faut qu'une jeune fille comprenne que l'immortification du cœur peut devenir une chose de redoutable conséquence, d'incalculable conséquence. Voilà pourquoi la chute d'une bonne créature comme Maria est une leçon tout autrement impressionnante que la faute d'une fieffée coquine, d'une professionnelle de la coquetterie. Une coquine, on ne s'y reconnaîtra pas, et la leçon qu'elle nous donne passera au-dessus de nos têtes. Une Maria, tout le monde sera heureux de s'y reconnaître (puisque c'est une créature de charme) ; et s'y reconnaissant, il ne se peut que son cas ne nous inspire une salubre méditation sur les périls dont les faiblesses du cœur sont la source pour tout être humain [1].

Voici maintenant de H. Bordeaux le livre qui sera peut-être le plus universellement cher à tous les lecteurs. Il est intitulé : **Voici l'Heure des âmes** (in-12 de 282 p., 7 f., Paris, Beauchesne), titre pris d'une page d'Elisabeth Browning. C'est un recueil d'études d'âmes, une anthologie, un « jardin où sont groupées les fleurs différentes dont le parfum se mêle : *le Divin Jardinier* les a lui-même cultivées. » Il le dédie à la mémoire de sa sœur, Sœur Valentine, Fille de la Charité, « décédée au service des pauvres la nuit de Noël 1917, à Pékin. »

Deux parties : *Avant la guerre,* et *Dans la guerre.* Deux parties qui n'offrent entre elles aucune disparate. H. Bordeaux n'est pas de ceux qui croient que la guerre a créé chez nous un état d'héroïsme supérieur : elle a seulement appelé un plus grand nombre à atteindre ces hauts plateaux. Mais avant la guerre nous avions déjà une élite habituée à respirer l'air des sommets, une élite qui a été semeuse d'énergie et d'endurance, une élite dont H. Bordeaux nous fait revivre quelques belles figures : Mgr Jalabert, le chanoine Costa de Beauregard, Maurice Faucon, le P. Mutillod, missionnaire en Mandchourie (d'après son Journal), les dix Filles de la Charité massacrées à Tien-Tsin le 21 juin 1870, les merveilles de Larnay (l'éducation des jeunes filles aveugles-sourdes-muettes), etc... Et puis, pendant la guerre, scènes de Verdun, scènes de la Somme, les Zouaves à la Malmaison, le commandant de Clermont-Tonnerre, le commandant de Surian, les petites rapatriées et le miracle de S. Nicolas, etc., etc. Et, en tête du volume, une magnifiquement touchante évocation de Pie X, « le pape des petits enfants..., le pape des gens du peuple, des pauvres et des misérables, des simples et des laborieux... »

VI. — Un romancier catholique d'aujourd'hui, c'est Emile Baumann. Et c'est aussi un de nos très grands écrivains. Mais c'est la sève catholique de son œuvre qui nous retient surtout ici. C'est un écrivain catholique dans toute la force du terme [2].

[1] P. 48 : « Mgr Kannengieser, l'évêque de Mulhouse » : Mulhouse n'est pas siège épiscopal, et Mgr K. n'est pas évêque. — P. 317, on nous montre, à un Service pour les morts, le prêtre qui « devant l'autel, au bas des marches, revêtu de la chasuble noire à croix d'argent, récite, penché, les prières de l'Introït : *Requiem...* Exaudi... *ad te omnis caro veniet* » : ce n'est pas *au bas des marches,* mais *in cornu Epistolæ,* et ce n'est pas non plus *penché,* mais *stans,* que le prêtre récite l'Introït : un enfant de chœur, qui est tout yeux et tout oreilles, sait cela ; un homme du monde, qui reste plongé dans sa méditation, l'oublie. L'idéal serait d'allier à la gravité du méditatif la curiosité de l'enfant, qui est tout ce qu'il y a de plus légitime quand il s'agit de liturgie, puisque la liturgie est faite pour être vue et suivie.

[2] Voir études qui lui ont été consacrées cette année par Louis Bertrand et Firmin Roz, *Revue Bleue,* 5 mars et 2 avril ; par L. de Mondadon, *Etudes,* 21 avril ; cf. aussi *Ami* 1912, p. 801 ; 1914, p. 487-9. — Son œuvre : *L'Immolé* (son premier roman), réédité cette année en 2 vol., à 5 f. l'un, Paris, Grasset ; *La Fosse aux Lions,* 1 vol., 5 f. 75 ; *Le Baptême de Pauline*

Le catholicisme n'est point chez lui convention mondaine ou politique, placage d'ordre littéraire, moral ou intellectuel. Le catholicisme est vraiment « l'âme de son âme, dit son ami Louis Bertrand; il est, si l'on ose dire, la nourriture de sa chair comme de sa pensée. » E. Baumann voit tout sous l'angle catholique; il sent, il perçoit, il conçoit toutes choses selon la forme et selon l'esprit catholique. Il nous montre, dans son premier roman (t. II, p. 69), son jeune héros s'unissant aux paroles de l'oblation du Prêtre, à la Messe, et songeant ceci :

> Depuis vingt siècles bientôt, le mystère du Pain, le mystère de l'Eau et du Vin mélangés se répétaient devant des millions de tabernacles, et, actuellement, des messes étant dites partout où le Christ est prêché, c'est-à-dire dans la plénitude du monde habitable, il n'était pas une minute de la durée, pas un point du globe tourné vers le soleil montant que ne remplît la Cène mangée et bue selon les rites. L'éternité de la Passion s'accomplissait dans la série des heures par cette infatigable perpétuité des holocaustes; toute la terre était ceinte d'un seul torrent sacré; *le Sang du Christ courait dans ses veines, si profondément que, parfois, ingrate, elle ne le sentait plus circuler...*

Lui aussi, il a le catholicisme dans les veines, comme dans toute sa pensée. Mais, à la différence de la terre ingrate, il ne l'a jamais oublié; et, aux yeux de Louis Bertrand, c'est là « une chose vraiment surprenante et *presque incroyable,* en un siècle comme le nôtre : Baumann n'a jamais perdu la foi, à aucun moment de sa vie. » Voilà un « *presque incroyable* » qui a la valeur d'une révélation sur les milieux littéraires d'hier et d'avant-hier, sur les périls qu'y courait la foi, périls si énormes que même une intelligence aussi pénétrante que L. Bertrand (un converti, lui aussi, cf. Mainage, *Les Témoins du Renouveau catholique)* a peine à comprendre qu'on les ait pu en effet traverser indemne. Baumann n'a pas eu à se convertir. Lyonnais de vieille souche, né en plein centre du vieux Lyon, la ville réaliste et mystique, la ville des marchands et des martyrs, il est toujours resté enfant de l'Eglise. Et ainsi « il n'a rien d'un Huysmans, qui, après une absence prolongée et quelque peu hostile, est rentré bruyamment dans l'antique bercail, en insultant tout le monde, aussi bien les gardiens du seuil que ses compagnons de la veille. N'ayant jamais quitté le vieux logis, il n'a pas éprouvé les étonnements naïfs, les dépaysements du bohême repenti devant des rites et des symboles qu'il ne connaissait plus ou qu'il n'avait compris que superficiellement. Il n'a pas eu à découvrir le catholicisme... » (L. Bertrand). Il faut bien ajouter pourtant que le cas de Huysmans est une exception et que les convertis qui rentrent chez nous en si grand nombre, le font avec une humilité, une simplicité très édifiante (à commencer par L. Bertrand lui-même). L'excuse de Huysmans, c'est qu'il gardait le cerveau quelque peu fêlé par les expériences de magie noire où il s'était fourvoyé dans sa vie antérieure.

Ce qui fait l'unité incomparable de l'œuvre de Baumann, c'est que, dans tous ses romans, sous des intrigues changeantes, circule une même idée toujours agissante, la seule idée capable de ramener toutes nos diversités à une unité harmonique indéficiente : l'Idée chrétienne, — l'Idée chrétienne en ce qu'elle a de plus essentiel, — non pas l'illustration de tel ou tel point de dogme, la mise en valeur de tel ou tel précepte de morale, — mais l'Idée fondamentale de la Chute et de la déchéance, avec son corollaire, la Rédemption.

La Chute d'abord. Le monde actuel est la conséquence de la Chute. Par le poids de la Faute, il tombe et s'enfonce en une descente sans fin. Le péché sort du péché par une fécondité abominable. Nous sommes une « masse de péché, » *massa peccati,* comme le répétait S. Augustin. Toutes nos passions, toutes nos inclinations, même les plus inoffensives en apparence, sont infectées de la corruption originelle. Elles tendent à la destruction et à la mort, et, à de certains moments, elles sont entraînées par une sorte de folie furieuse, une rage de souillure et de meurtre, un appétit dément de l'immondice, de la luxure et de la cruauté. Dans cette voie, Baumann va jusqu'au bout. Il nous dit tout le mal issu de la Faute, comme il nous dira aussi tout le bien issu de la Rédemption. Il nous dit les petites passions, les petites vilenies bourgeoises; mais il n'a pas peur de peindre aussi le crime. Il nous montre, dans la *Fosse aux lions,* un vieux hobereau (le comte de Bradieu), abruti par l'alcool et les filles, et qu'une haine satanique conduit à assassiner son petit-fils. Le Daniel de l'*Immolé* prend pour maîtresse une créature qui a déjà été la maîtresse de son père, lequel s'est suicidé pour elle. Et l'art de l'écrivain est tel, sa conviction et sa puisssance de voyant sont si grandes, que ces passions paradoxales nous paraissent naturelles et logiques.

Naturelles et logiques, elles le sont en effet. Tout péché est le principe d'un désordre qui, de sa nature, est illimité. Quand on s'engage sur la voie du péché, jamais on ne peut savoir jusqu'où l'on ira. C'est la terrible mais juste punition de la

Ardel, 1 vol., 5 f. 75, Grasset; *Le Fer sur l'enclume* (publié cette année même), 1 vol., 7 f., Perrin. — Outre ses romans, il nous a donné un vol. d'esthétique, *Les grandes Formes de la musique; l'Œuvre de Camille Saint-Saëns,* Paris, Ollendorff; un vol. de pèlerinages, *Trois Villes Saintes* (Ars, St-Jacques de Compostelle, le Mont St-Michel), Paris, Grasset; un vol. d'un genre à part, *La Paix du septième jour,* publié en 1918 (avec le *Nihil obstat* du P. Caruel), in-12, 7 f., Perrin, sorte d'Apocalypse où, d'avance, interprétant à la lumière des prophéties les analogies révélatrices de la guerre, il relate par le menu l'histoire de la fin du monde : il en énumère les signes prochains (surtout l'évangélisation de toute la terre, l'apostasie des nations, le sionisme); il nous conduit à Jérusalem en l'an...; il nous y fait assister à l'accomplissement des oracles, triomphe de l'Antéchrist, sa chute, qui marque le signal du cataclysme universel, la descente du Fils de l'Homme sur les nuées, la rénovation de l'univers... Un chapitre final nous invite à faire « retour au présent. » A vrai dire, nous ne nous en sommes jamais sentis bien loin : toutes ces visions nous ont emportés vers un avenir dont l'exactitude historique n'est que vraisemblable; mais, psychologiquement, elles sont la vérité même; et il y a là, pour tous les chrétiens et même pour les autres, matière à fécondes méditations sur les événements dont la guerre nous a faits les témoins. — « Livre d'espérance et de joie, oui, de joie, » dit-il dans l'Avant-propos de la IX^e édition : livre qui déroule devant nous des visions d'abord terribles (comme il fait souvent dans ses romans), mais qui oriente vraiment toute âme de bonne volonté vers une vision de paix.

léthargie volontaire où l'on s'est plongé, que cet aveuglement, cette sorte d'impossibilité où l'on se croit de s'arrêter sur la voie du mal quand une fois on s'y est délibérément engagé. Le mal que nous acceptons, jamais nous n'en pouvons mesurer les conséquences lointaines, les répercussions indéfinies. Le héros d'une aventure passionnelle *(Le Fer sur l'enclume)*, songeant aux suites probables de cette aventure, ne sait que conclure : « *Ce qui est fait est fait!* » Et Baumann fait de ce mot cet inexorable commentaire :

Paroles pesantes comme l'enclume où est battu le fer rouge de toutes les expiations, rigide sentence sculptée en lettres de bronze sur la porte du Paradis, que l'Archange barrait avec son épée de flammes! Quand un homme a fait une chose, l'omnipotence des Trois Personnes de la Trinité Sainte serait impuissante à faire qu'elle ne soit pas. Le poids d'un acte est, par là, incommensurable.

« Nous sommes maîtres de notre première faute, nous ne le sommes plus de la seconde, » a dit un poète anglais. Ceci est exagéré, sans doute. Nous sommes toujours maîtres, au sens absolu de ce mot, tant que nous sommes en ce monde ; mais ce qui est sûr, — et c'est le fonds de vérité que le poète a voulu exprimer, — ce qui est sûr, c'est que, à chaque nouvelle faute, notre maîtrise de nous-mêmes est diminuée.

Le Séverin du *Fer sur l'enclume* ne nous est point peint comme un monstre d'immoralité : on ne l'eût pas cru prédestiné à ce qui est arrivé, et cependant tout ce qui arrive, n'arrive que par le fait d'une logique inexorable. Son Eliza non plus n'avait point l'air d'une fille d'une perversité exceptionnelle. Ce qui la conduit à la chute, c'est la conviction même qu'elle n'y était pas exposée, ce que le catéchisme appelle présomption et qui est le péché de tant de pauvres filles! Eliza se flattait, et tout en effet semblait lui permettre de se flatter que, dans les conditions où se trouvait Séverin, elle ne courait aucun danger : — « L'absurdité d'une liaison *réelle* avec lui rassurait sa vertu contre le péril de songeries idolâtres... Tandis qu'elle cherchait avec délices sa perdition, elle se croyait donc sûre d'elle-même. » Et puis, les voici pris dans « le sévère filet des conséquences... »

Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia... Au poids incommensurable du péché fait contrepoids le mérite surabondant de la Rédemption. La Rédemption nous a mérité la grâce qui rend possible l'œuvre expiatrice de la pénitence. Et le monde ainsi nous apparaît comme formé d'un double courant, — celui qui descend, le courant de la Chute, — celui qui remonte, le courant pénitentiel et rédempteur. Le monde, dans l'œuvre de Baumann, est « un système d'expiations » : expiations pour soi-même, expiations pour les autres, en vertu de ce dogme de la Communion des Saints dont la divine beauté a eu tant d'influence sur nombre de conversions contemporaines. Baumann, de même qu'il va jusqu'au bout de la Chute, va jusqu'au bout du Relèvement. Il veut que l'expiation volontaire, consentie par l'âme pénitente, soit totale. Une vie entière de sacrifice n'est pas de trop pour expier une faute, pour expier toute une hérédité de fautes ou de crimes à laquelle le chrétien de conscience éclairée se sent lié soit par le sang, soit par la charité. Daniel, le fils de l'homme qui s'est suicidé pour sa maîtresse, entend sa mère lui faire la confidence des tares de la famille : « Ecoute, il faut que je te dise tout !... Tu sais comme ton père a fini. Mais tu ne sais pas comment ont fini les miens, dans ma famille... » Suit l'énumération de quatre morts terribles, son grand-père, son père, sa sœur aînée, sa seconde sœur :

Eh bien! c'est assez de honte et de perdition! *Quand on est d'un sang comme le nôtre, il faut choisir : être un damné, ou un saint!* Si ma sœur Germaine est entrée au cloître, chez les Bernardines, c'est qu'elle a vu à la maison des choses terribles.

Ne croit-on pas entendre un écho de la formidable litanie d'atavismes que le P. Suau nous déroule en tête de sa *Vie* de S. François de Borgia, arrière-petit-fils d'Alexandre VI, petit-fils de ce fameux duc de Gandie qui périt si tristement à Rome sous le Pontificat de son père, petit-fils encore, par sa mère, d'une fille illégitime d'Alphonse d'Aragon, lequel fut archevêque de Saragosse à neuf ans et était lui-même fils naturel du roi Ferdinand V ?

Daniel suivra la trace des Saints :

La science de la douleur, dit Baumann, lui révélait la force unique : ne plus vivre sa vie périssable que pour bâtir son éternité *et celle des autres* avec la sienne... La paix des grandes victimes était sa récompense. Et bientôt lui vint une consolation plus grande : ses infirmités furent plus fécondes que ne l'eût été sa parole... Il demeurait en ce monde pour qu'on vît la figure d'un crucifié : qu'y pouvait-il accomplir de plus nécessaire et de plus grand?

Pour l'homme qui pense ainsi, qui se considère comme une hostie vivante, comme le monde change d'aspect ! La vie pratique et journalière n'a plus d'intérêt qu'autant qu'elle sert de support et de préparation à la vie éternelle. Qu'importe le reste?

Il prévoyait que sa mère et lui seraient réduits à l'aumône. Jusqu'à ce jour, la Pauvreté lui était apparue comme une sœur lointaine et triste, dont jamais il ne toucherait la main. A présent, il l'entendait monter à sa porte. Il ne courait point lui ouvrir, mais, sans peur, il l'eût vue entrer...

Le Séverin du *Fer sur l'enclume*, torpillé par les Allemands :

Il avait médité souvent cette parole insondable : *L'abîme appelle l'abîme.* La mer, c'est le ciel renversé. Il s'y précipita, comme dans le sein immense de Dieu.

Le Philippe de la *Fosse aux lions :*

Il sentait obscurément se prolonger sur lui-même et sur les siens une prédestination d'holocaustes non encore accomplis. Il ne les repoussait point, soumis devant l'inconnu des *Béatitudes sanglantes*.

Daniel, l'*Immolé :*

Mon avenir n'est pas d'être heureux comme les autres : c'est de faire germer l'incorruptible vie au fond des hommes qui l'ont perdue. La terre se des-

sèche de langueur dans la démence des convoitises. Ceux qui la ranimeront ne seront pas ceux qui viendront dire : « Jouissez, contentez votre chair ! » Ce seront des porte-croix qu'on suivra à leurs traces de sang. Je dois être un de ceux-là. Suivez-moi !...

O inonde-moi, priait-il d'une voix tremblante, inondemoi, sueur de l'éternelle Agonie ! Que ma chair soit trempée de toi, que tout ce qui saignera en moi, dans mon orgueil froissé, dans ma luxure crucifiée, dans ma volonté meurtrie, s'ajoute à ton ruissellement, et tombe goutte à goutte jusqu'aux morts qui souffrent ! O Jésus, que je sois un expiateur, un immolé, et que rien de mon expiation ne se perde hors de vous, mais que chaque parcelle de ma vie soit une parcelle de votre vie, de votre Rédemption !...

Je suis la vigne, et vous êtes les sarments ! En comprenant cette parole, il atteignait le fond de tout amour, de toute fécondité, de toute joie. Oui, sa mère avait raison de répéter : *Seule, une soumission totale aux épreuves donnait en cette vie le paradis qui ne peut pas être perdu.*

Les Béatitudes sanglantes ! Le paradis terrestre qui ne peut pas être perdu ! C'est la loi de l'humaine nature : le bonheur sort de la douleur ; la félicité est le fruit du sacrifice. — « Le monde vit par la joie du sacrifice, répète Baumann aux modernes théoriciens de l'égoïsme. Et concevez-vous le sacrifice autrement que libre et *consenti... ?* » Voilà pourquoi le monde ne vivra jamais de socialisme. Déjà Flaubert (que des fêtes démesurées viennent de célébrer à Rouen) l'avait vu : « O socialistes ! c'est là votre ulcère : le sens de la douleur vous manque ! » Flaubert voit le mal, mais non le remède... — Baumann :

Vous, vous ramenez tout au problème de la mangeaille, et c'est ce que vous appelez *éveiller la conscience ouvrière !...*

Les révolutionnaires ne sortiront jamais de leur illogisme : l'émancipation intérieure illimitée des appétits et la coercition sociale de ces appétits sous une loi de violence égalitaire. C'est comme si, après avoir enfermé des araignées dans un pot, Spinoza leur avait défendu de se manger entre elles !...

Je te le demande : lorsque le salariat n'existera plus, que le maçon gagnera autant que l'ingénieur, aurez-vous supprimé la mort, la maladie, la paresse, l'avarice, la haine ? Empêcherez-vous les exploiteurs de capter par ruse, à leur profit, la bêtise des multitudes ? Est-ce que les cupidités, barricadées dans cette petite cage de l'horizon terrestre, ne s'enrageront pas jusqu'à d'invraisemblables violences ? Ferez-vous, par vos formules, qu'un seul homme aime autrui *comme lui-même ?* Votre socialisme ressemble trop à un emplâtre de rebouteur, sous lequel vous laissez pourrir toutes les gangrènes. Même ce que vous aurez fait de généreux sera infécond, parce que vous repoussez la charité, que vous bannissez le sacrifice, — et le sacrifice est la vie du monde, depuis l'herbe, immolée sans le savoir à l'agneau qui broute, jusqu'à l'Homme-Dieu, qui a rénové, qui rénovera la terre par le Sang des Justes, des Martyrs, et par le Sien !

Par ce qui vient d'être dit, on voit que dans ces livres, dans la plupart d'entre eux *(l'Immolé, la Fosse aux lions, le Fer sur l'enclume)*, il y a des peintures violentes, ardentes. Si la grâce surabonde, le péché a abondé d'abord. Mais toujours on nous le peint sous son aspect de péché. La tourbe des romanciers nous en disent les ivresses, les avenues séductrices. M. Baumann, jamais. Il parle en chrétien. Pour lui, le péché est le péché, la source de tout mal, le mal unique. Les héroïnes de roman goûtent, dans la faute, quelques instants au moins de joie. Celles de M. Baumann, jamais. Chez lui, la passion, même éperdue, est toujours à base de tortures profondes, de vilenies, de bassesses.

Est-il allé trop loin ? A-t-il fait ses peintures trop hautes en couleur ? Aurait-il pu atténuer certains traits sans que l'impression qu'il veut nous donner des merveilles de la grâce en souffre ? Nous inclinerions à le croire. Mais ce n'est pas à nous à en juger. M. E. Baumann est un grand chrétien et un grand artiste. Il a jugé, et d'autres dont il doit prendre l'avis ont jugé avec lui qu'il était bon de parler ainsi pour donner plus sûrement au public qu'il vise, l'intelligence des hautes vérités qu'il prêche.

Et puis, dans cette œuvre, il n'y a pas que de grands criminels. Il n'est pas nécessaire d'avoir été un scélérat pour devenir une grande et pure victime d'expiation. M. Baumann nous présente tout un groupe d'âmes magnifiques, qui se sacrifient, qui atteignent les cimes sans avoir traversé les bas-fonds : Mme Ravère, figure idéale de mère chrétienne ; la comtesse de Bradieu, toute dévouée aux œuvres de charité ; Philippe son fils, en qui l'auteur a voulu dessiner les traits du futur aristocrate idéal ; Mme Lhostis (du *Fer sur l'enclume)*, héroïque dans le pardon qu'elle accorde à son mari ; le vieux quartier-maître Gourvennec, « un saint et un heureux » ; Reine et Germaine, simples servantes, celle-ci empêchée par l'état de sa santé d'entrer au couvent et menant parmi les travaux du ménage une vie d'oraison ininterrompue, et l'autre, familière avec sainte Thérèse et ne passant pas un jour sans lire l'office...

Puis, autour et au-dessous de ces grands chrétiens, toute une nombreuse famille de braves gens, où se retrouvent à peu près toutes les catégories sociales, types de vertu moyenne, populaire ou bourgeoise, hobereaux vendéens ou bourgeois lyonnais, domestiques, fermiers, paysans, etc...

Et il n'oublie pas les gens d'église : moines, vicaires, curés pullulent dans ses romans. Il nous en dit toutes les variétés. C'est son triomphe. Tous défilent dans son œuvre : les maigres et les gras, les violents et les doux, les quinteux et les débonnaires, les ascètes et les apôtres, aussi bien que les abbés salonniers et les troubadours de sacristie. Il les aime ; mais il les connaît dans l'intimité ; il connaît leurs manies, leurs tics, leurs faiblesses, qui ne lui font pas perdre de vue un instant leurs grandeurs et leurs sublimités [1]. Sa perspicacité

[1] Le P. de Mondadon ne songe pas du tout à lui en tenir rigueur : — « M. Baumann, dit-il, trace des vertus de l'Eglise un tableau brillant ; mais, loyal et franc, il y mêle les ombres voulues. Pour faire pendant à ce vieillard dont les yeux mouillés sous les lunettes fixent la patène d'un regard de tendresse et d'adoration, voyez tel prêtre qui, au prix de génuflexions escamotées, de signes de croix en tourniquet, de prières à la vanvole, expédie sa messe en un quart d'heure, indifférent aux beautés secrètes de la liturgie, oublieux du mystère où il s'identifie avec Jésus-Christ. »

Il y a, dans le *Fer sur l'enclume*, un trait de mœurs qui à plus d'un lecteur semblera extraordinaire. Mme Lougrée, une vieille chipie adonnée aux sciences occultes, pour se venger de son curé qui lui refuse l'absolution tant qu'elle ne renoncera

même garantit, auprès du lecteur profane, la sûreté de son apologétique. On a vu avec quelle révérence émue, avec quel sentiment d'adoration il s'abîme devant les merveilles de grâce que le Christ réalise en ses fidèles. Mais aussi, comme il s'indigne contre cette tourbe de dévotes mesquines, d'hypocrites, fielleuses et vilaines personnes qui n'ont de la dévotion que les dehors et la grimace ! On a caractérisé son art « un réalisme mystique » : n'est-ce pas un des traits du mysticisme authentique, qu'il est toujours « réaliste », qu'il ne perd jamais le sens du réel, le contact avec le réel ? Il est catholique, et c'est tout. Il nous présente dans son œuvre, dit Louis Bertrand, « un vivant exemple, exemple unique sans doute depuis Dante et la *Divine Comédie,* de ce que peut être un art substantiellement inspiré et nourri du catholicisme. »

VII. — M. Pierre Lasserre a publié dans *La Minerve française* (une revue littéraire de très haute tenue, disparue récemment) et vient de réunir en volume, sous ce titre : **Les Chapelles littéraires** (in-12 de XL-253 p., 6 f. 90, Paris, Garnier), des études sur trois des noms les plus retentissants de la littérature d'aujourd'hui : **Claudel, Jammes, Péguy.**

Au seul vu de ces trois noms, tout lecteur déjà dresse l'oreille. Trois pommes de discorde s'il en fut. Péguy est mort ; et la grandeur de sa mort a imposé quelque réserve à l'amertume de ses critiques non moins qu'à l'intempérance de ses fanatiques. Car c'est à un vrai fanatisme que nous avions affaire jadis quand il était question de Péguy, et que nous continuons à avoir affaire aujourd'hui quand il s'agit des deux autres, surtout de Paul Claudel : — « Mon Dieu ! délivrez-le de ses amis ! » sommes-nous tentés de prier pour lui.

Génie sans égal, nous disent-ils, génie cyclopéen, de la famille de Dante et d'Eschyle, et les dépassant. Il faut admirer tout en bloc. Défense de risquer la moindre distinction de mérite et de valeur dans ses inspirations. Défense de choisir, donc de faire œuvre de goût, puisque qui dit goût dit discernement. Et M. P. Lasserre, qui est un maître du goût, une de nos plumes les plus vigoureuses et les plus ordonnées (cf. *Ami* 1920, p. 93, p. 108, p. 204 ; et déjà 1908, p. 986), fait certes la part ample et juste à l'éloge ; il est sensible à ce qu'il y a, chez Claudel, de lyrisme créateur, à « cet irrécusable courant de poésie et de génie, d'images neuves et créées, de traits moraux d'une délicatesse exquise, d'inventions dramatiques mal réalisées, mais appartenant à l'espèce la plus grande, de sentiment élevé, fier et haut » ; mais il fait des réserves, et toute réserve est taxée d'inintelligence ou d'absence de cœur, voire d'irréligion. On est allé jusqu'à dire qu'il a l'esprit fermé au génie de Paul Claudel parce qu'il l'a fermé au christianisme. M. Lasserre (professeur de philosophie au Collège Stanislas, à Paris) n'est pas croyant (encore que des gens qui l'approchent pensent pouvoir discerner en lui traces d'évolution) ; mais il a un sens étonnamment perspicace de la valeur humaine du christianisme, de sa valeur morale pour l'individu, de sa valeur sociale. S'il n'en est pas encore à la foi, il en est tout au moins au respect et à la sympathie, et profonde. Il ne faut pas faire de cette querelle de critique une querelle religieuse. Claudel compte parmi ses admirateurs des gens aussi qui n'ont pas la foi ; et la meilleure critique que nous ayons de son œuvre, avec le livre de M. Lasserre, c'est celle qui a paru dans les *Etudes* en mars et avril 1917 et qui a été recueillie ensuite en volume : **L'Œuvre de Paul Claudel,** par J. de Tonquédec, S. J., in-12 de 172 p., 2 f. 50, Beauchesne.

Le malheur de Claudel, ce sont les influences qui ont dominé sa jeunesse et décidé de l'orientation de son goût ; c'est d'avoir eu pour maître Arthur Rimbaud, l'anormal aux hallucinations méthodiquement cultivées, le déséquilibré qui était toujours à exaspérer son système sensoriel par l'alcool, par l'absinthe, par le haschisch, par l'aventure, par toutes les aventures (il a fait, paraît-il, une mort chrétienne), l'inventeur du vers libre, assonancé, sans rime, le créateur, dit le P. de Tonquédec, « d'une prose désordonnée, asymétrique, calquée sur le rythme intérieur d'une âme haletante et hallucinée, vrai style de l'*amulette de Pascal ;* emploi constant du symbole sans traduction ; accumulation d'images, disparates au point de vue intellectuel, convergentes au point de vue émotif ; prétentions à dépasser la logique, le connu, le déjà vu, la pensée distincte, pour aborder le côté obscur des choses, l'inexprimable secret du cœur »[1] :

> Le poète, dit Rimbaud, se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens.* Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie... Ineffable torture... où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant ! — Car il arrive à l'*inconnu !...* et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement parmi les choses inouïes et innommables... Il doit inspecter l'invisible et entendre l'inouï... J'inventai la couleur des voyelles !... Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, *à tous les sens.* Je réservais la traduction... J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

pas à interroger les tables, menace de lui « faire danser sa boîte » ; elle se lève furieuse, et, de fait, les parois du confessionnal craquent et oscillent, si bien que le pauvre prêtre sort épouvanté, sans prendre le temps de quitter surplis ni étole. — Or, le P. de Mondadon nous assure que l'auteur n'invente pas et qu'il a entendu conter un trait pareil de son entourage. M. Baumann, dit-il, ne parle qu'à bon escient et ne risque rien qu'il ne puisse prouver pièces en mains.

[1] « Certaines pages de ses écrits représentent, je crois, le maximum d'obscurité auquel notre langue puisse atteindre, » dit le P. de Tonquédec, qui cite ce morceau de la pièce des *Illuminations* intitulée *Mémoire :*

> Puis, c'est la nappe, sans reflets, sans source, grise :
> un vieux, dragueur, dans sa barque immobile, peine,
> Jouet de cet œil d'eau morne, Je n'y puis prendre,
> ô canot immobile ! oh ! bras trop court ! ni l'une
> ni l'autre fleur : ni la jaune qui m'importune
> là ; ni la bleue, amis, à l'eau couleur de cendre.

Or, c'est cet homme que Paul Claudel nous présente sans ambages comme son initiateur :

« Qui a une fois subi l'ensorcellement de Rimbaud, dit-il, est aussi impuissant désormais à le conjurer que celui d'une phrase de Wagner... D'autres écrivains m'ont instruit, mais c'est Arthur Rimbaud seul qui m'a construit : il a été pour moi le révélateur en un moment de profondes ténèbres, l'illuminateur de tous les chemins de l'art, de la religion et de la vie : de sorte qu'il m'est impossible d'imaginer ce que j'aurais pu être sans la rencontre de cet esprit angélique, certainement éclairé de la lumière d'en haut. Principes, pensée, forme même, je lui dois tout, et je me sens avec lui les liens qui peuvent nous rattacher à un ascendant spirituel [1]. »

Voilà le mauvais point de départ auquel il faut faire remonter, pour une forte part, les lacunes de l'œuvre de M. Claudel. Nourrie d'une source aussi trouble, il n'est pas surprenant qu'elle se soit épanchée en tant d'incohérence et de désordre, en ces obscurités, ces incorrections, ces affectations que nous dit le P. de Tonquédec plus de soixante pages durant. M. Claudel a bien évolué déjà ; mais on ne peut dire qu'il ait atterri encore au clair rivage de la beauté française.

De vagues puissances d'anarchie et de ténèbres travaillent encore son œuvre, dit le P. de T. ; des partis pris singuliers et des systèmes bizarres mettent des entraves à son achèvement... Qu'il continue à s'affranchir des affectations et des tics littéraires, restes des influences de cénacle, et que les snobs imitent. Qu'il épure et qu'il clarifie son art en le filtrant, pour ainsi dire, à travers la discipline classique. En remontant vers les primitifs pour chercher en eux des modèles, qu'il s'arrête un peu plus dans notre XVIIe siècle. Qu'il stationne à loisir dans cette belle lumière ordonnatrice, où chaque détail prend sa forme juste et ses vraies proportions. Son génie s'y épanouira. Abandonnant les attitudes factices où il s'emprisonne et qui l'isolent, il sera enfin tout à fait lui-même et tout entier à tous. Il sera, en plénitude, tout ce qu'il peut être et tout ce que nous attendons : un grand poète chrétien, populaire et mystique, profond et simple [2].

Paul Claudel et Francis Jammes ont l'un et l'autre raconté leur conversion dans le touchant recueil du P. Mainage, *Les Témoins du Renouveau catholique*. Jammes est un converti de Claudel. La page où il nous dit comment cela se fit est des plus pénétrantes qui soient ; M. Lasserre est tombé sous son charme, et nous en cite une bonne partie :

La plus piètre, la plus obscure des conversions c'est la mienne. Je n'ai point marché vers le Seigneur, avec, dans les mains, des fleurs de joie et, sur les lèvres, des chants de miel. J'étais le sombre enfant pris de vertige qui a perdu pied et qui soudain aperçoit contre la rive le rameau qu'il saisit, le rameau que tendit la Vierge à cette petite fille qui se noyait dans le Gave de Bétharram. J'avais bu à bien des bouches, mordu à bien des fruits, et je distinguais la limite de l'homme, et une froide tristesse m'envahissait, et une espèce de mort était sur moi parce que je ne comprenais pas que l'on ne peut demander à Dieu, en même temps que l'on fait le mal, l'ineffable bien de la grâce renouvelée.

Je me revois, une matinée, étendu sur un lit, l'âme et le corps en détresse, humilié, neurasthénique. Quand je sortis de cette prostration qui dura vingt minutes, je prononçai avec des larmes dans la voix : *Il faut que cela soit, ou il n'y a rien !*

Cela, quoi ! L'Eglise catholique, apostolique et romaine qu'avait recommencé de m'enseigner, malgré la séparation des mers, mon deuxième ange gardien, Paul Claudel.

Je me relevai pour aller, ce dimanche-là, pleurer à la messe de la Cathédrale de Bordeaux. Dans le tréfonds de mon être, une joie commençait de se faire jour. Serait-ce possible que l'homme pût être en possession d'une telle allégresse ?...

Il se confessa et communia. Cela se passait le 7 juillet 1905, Claudel servant la messe. Il avait trente-six ans, étant né le 2 décembre 1868. Claudel, né la même année, s'était converti de bien meilleure heure : il avait reçu le premier ébranlement à dix-huit ans, le 25 décembre 1886, et s'était confessé quatre ans après, la veille de Noël 1890.

Jammes, qui avait débuté dans la littérature à vingt ans, en 1889, dans des revues de cénacles, a donné son premier recueil de poésies en 1897, sous ce titre : *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir,* qui ne néglige pas d'être un alexandrin fort joli. Il parle une langue pure et charmante, qui n'a rien de commun avec le terrible parler claudélien (mais M. Claudel pourrait écrire la même langue, s'il évitait de se mettre en ce que Gaston Boissier appelait « l'état littéraire » et qu'il recommandait si fort à ses élèves de fuir). M. Lasserre étudie son œuvre d'avant et son œuvre d'après sa conversion (celle-ci, toujours d'inspiration chrétienne directe, mais celle-là, exempte d'ailleurs de toute tendance anti-chrétienne, nourrie seulement d'inspirations purement naturelles) : — « Sa carrière s'est poursuivie dans un temps assez stérile pour la poésie française. Au milieu de cette infécondité ont subsisté de rares fontaines d'eau vive. L'une, et non la moindre, portera, dans l'histoire de notre littérature, le nom de Francis Jammes ». — Ses œuvres les plus connues : *Clara d'Ellébeuse,* et *Almaïde d'Etremont* (nouvelles) ; *Elégies ; Le poète et l'oiseau,* poème dialogué ; le *Roman du Lièvre* et le poème de *Jean de Noarrieu,* qui « traîne un ruisseau de poésie neuve » ; — après sa conversion, les *Géorgiques chrétiennes ;* les *Sonnets à la Vierge ;* la *Brebis égarée,* œuvre en

[1] Toutefois, au cours des quatre années qui se sont écoulées entre la secousse qui lui rendit la foi (à dix-huit ans) et sa confession (à vingt-deux ans), c'est à d'autres maîtres qu'il s'est adressé. Il nous dit que les livres qui l'ont le plus aidé alors sont : les *Pensées* de Pascal ; les *Elévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Evangile* de Bossuet, et ses autres traités philosophiques ; Dante ; Catherine Emmerich ; la *Métaphysique* d'Aristote. — « L'*Imitation,* ajoute-t-il, appartenait à une sphère trop élevée pour moi, et ses deux premiers livres m'avaient paru d'une dureté terrible. » — « Mais le grand livre qui m'était ouvert et où je fis mes classes, c'était l'Eglise, » la prière liturgique : « Je passais tous mes dimanches à Notre-Dame et j'y allais le plus souvent possible en semaine. »

[2] Un exemple tout récent. L'autre jour *(Mercure de France* du 15 avril), M. Claudel consacrait « à la mémoire de l'abbé Daniel Fontaine » un « poème » où nous lisons ce quatrain, qui du moins n'est pas obscur mais qui ne témoigne pas d'un goût parvenu à la perfection :

Me voici de nouveau agenouillé devant toi, regarde, prêtre !
Regarde mon âme, père des pauvres et consolateur des hommes de lettres.
Ce n'est pas la première fois qu'on t'apporte tous ces espèces de damnés mal bouillis, débiles et ces malades,
Et ce pauvre homme sous l'absolution qui te regarde avec sa gueule en marmelade.

prose et de forme dramatique, histoire de la crise morale qui ramène à la foi un poète malheureux; ces deux romans si populaires et d'une piété si aimable, *Le Rosaire au Soleil,* et *Le Curé d'Ozeron;* cette année même, son *Livre de saint Joseph* (cf. *Ami, couv.* p. 66) [1].

L'étude sur Péguy (p. 139-252) est la plus importante du volume de M. Lasserre. Elle débute par une analyse pénétrante des influences intellectuelles qui gouvernaient l'époque turbulente et pathétique où Péguy, au sortir de l'Ecole Normale (1895), commençait de s'évertuer : fascination exercée alors par les chimères du socialisme; apostolat de Paul Desjardins et de l'*Union pour l'action morale,* prétendant dispenser au « peuple » les plus beaux fruits de la culture spirituelle; méfiance qui, en réaction contre Renan († 1892), éclatait à l'égard de l'intelligence, dépréciée au profit de l'intuition spontanée, de la vie instinctive; nouvelle doctrine de la Sorbonne, qui, « ne se contentant pas de déserter la cause de la culture, se posait contre elle en ennemie » et conspirait elle-même à la ruine des humanités...

Comment Péguy, lancé à corps perdu dans la campagne dreyfusienne, virulent contempteur de l'armée, de la société, de la religion, apôtre d'une « révolution sociale » qui serait « une révolution morale, religieuse, mystique, une élévation subite de toutes les âmes dans les voies de la justice et de la bonté », aboutit, en une dizaine d'années, à la foi la plus ardente, au patriotisme le plus ombrageux, à révérer toutes nos traditions chrétiennes et nationales, — on le verra ici, et nous l'avons exposé l'an dernier *(Ami,* 1920, p. 81-90). Péguy s'égare volontiers dans le domaine des idées et dissimule son impuissance « sous mille folles manies et difformités affectées de langage ». Mais il est doué « d'un merveilleux instinct moral, d'une sensibilité incomparablement fine..., génie incomplet qui ne s'appuie que sur lui-même, qui ne tire ses ressources que des mouvements et des réactions de sa personnalité, — vrai génie néanmoins parce que cette personnalité est pétrie des finesses et des sagesses populaires, morales et mystiques de la vieille France ». Il a manqué ses vastes épopées d'*Eve* et de *Jeanne d'Arc;* mais il s'est attesté, dans la *Tapisserie de Notre-Dame,* « un grand poète que nul en son âge ne me paraît avoir surpassé, un poète généreux, puissant, scandé, d'un souffle robuste et qui donne d'autant plus d'ampleur et de hauteur à sa matière qu'il l'a trouvée à portée de sa main et de ses yeux ». Nous avons cité l'an dernier la fine étude où René Johannet nous fait connaître la personne physique et morale de Péguy, dont il fut le familier et l'admirateur sincère autant qu'éclairé : des pages de Lasserre et des pages de Johannet c'est en somme la même figure qui se dégage, avec cette nuance dans la critique ou l'éloge, que Johannet parle d'un homme qu'on sent qu'il a beaucoup connu et beaucoup aimé.

[1] Il a publié *(Correspondant* du 10 janvier de cette année) *Souvenirs de ma vie : de l'âge divin à l'âge ingrat.* Il y raconte son initiation poétique, à 8 ans, à l'école primaire de St-Palais (Basses-Pyrénées), où son père était receveur de l'enregistrement :

« C'est ici que commence l'initiation poétique, dans cette école primaire, sur ce banc, vers la gauche en regardant la porte d'entrée. Un livre est ouvert devant moi. Et soudain, sans qu'on m'en ait prévenu, je vois et j'entends que ses lignes sont vivantes, que deux à deux elles se répondent par la rime comme des oiseaux ou des vendangeurs, et que ce qu'elles racontent nous enchante à la manière des êtres et des choses qui n'ont pas besoin qu'on les traduise. Il y a dans cette poésie un chien qui s'appelle Mouffetard. Dussé-je être, encore une fois, la risée des esprits forts, j'avoue que je fus tellement pris par ces vers que l'on m'avait donné à apprendre que, le soir, mon père m'ayant demandé de les répéter avec lui, au coin du vieux foyer, un grand sanglot me secoua, je ne pus parvenir au bout de ma leçon. Je venais de recevoir du ciel ce roseau aigu et sourd, bas et sublime, triste et joyeux, plus âpre que le dard d'un sauvage, plus doux que le miel. Je m'y exerçai peu de jours après. Mon père fut étonné de mes essais, me marqua plus de tendresse qu'il ne m'en avait témoigné jusqu'alors. Ses yeux scrutaient les miens. Sans doute y recherchait-il, sensible lui-même aux poètes, cette ombre qui souvent attriste les jours de ceux que Dieu, — qu'il soit béni ! — a marqués du signe. »

Correspondant du 25 juin dernier, *Le Tombeau de Jean de La Fontaine* (à propos du III^e centenaire de sa naissance), par Fr. Jammes : série de piécettes (p. 961-983) où les principaux personnages des *Fables,* bêtes ou gens, viennent l'un après l'autre défiler et faire au bonhomme un procès en revision (observations ou rectifications) pour l'image qu'il a prétendu tracer d'eux.

VIII. — Voici enfin, avec **L'Arc-en-ciel,** de Jean Nesmy, in-12 de 270 p., 6 f. 75, Paris, Grasset, un de nos conteurs de tout repos, de l'esprit le plus fin, de l'imagination la plus innocente et tout ensemble la plus riche et la plus variée (cf. *Ami* 1919, p. 1006, 1102). Dix-huit contes en tout, et de toutes les couleurs, comme « l'arc-en-ciel ». Il n'y manque que le gris. Même ceux qui sont sévères, et où l'on sent que le conteur a ajusté ses besicles des grands jours, restent aimables, font aimer la morale qu'ils prêchent. *Le Camail de M. le Chanoine,* ou l'abbé charitable et la gouvernante revêche; *L'Ane qui hérite,* ou à roublard roublard et demi; *Le miracle du Givre,* ou le bon Cœur du petit Jésus; *La Charité de Sœur Ermengarde; L'Essaim de la Fête-Dieu; La Prière en français,* conte de Noël; *Le feu d'artifice de Pinchon,* ou la déconvenue d'un candidat radical; *M^me Tatiana somnambule extra-lucide;* etc., etc.

La France nouvelle nous donnait naguère (déc. 1920) une conférence faite par Jean Nesmy le 16 sept. 1920, à Bruxelles, au Congrès *pour l'embellissement de la vie rurale* organisé par MM. de Vuyst, directeur général au Ministère de l'agriculture belge, et J. Renault, inspecteur général de l'enseignement primaire en Belgique; deux éminentes personnalités, qu'on retrouve à la tête de la *Ligue d'Education familiale.* Jean Nesmy parla du *Rôle de la femme dans la vie rurale.* Embellir la vie rurale : les gouvernements peuvent bien prendre toutes mesures voulues pour améliorer les routes, l'hygiène des villages, etc. : le rôle capital revient toujours à la femme. C'est la femme qui est l'âme des choses familiales. Une femme qui n'a pas l'amour de son intérieur, c'est la tendresse conjugale qui en pâtit, c'est l'éducation des enfants livrée à l'aventure, c'est la charge de la maison laissée aux domestiques, au détriment du soin, de l'ordre, des finances. La clarté dans un intérieur, c'est aussi, par reflet, la clarté dans les âmes.

Et il leur rappelle un bien joli mot de Napoléon au retour de l'île d'Elbe. Rentrant aux Tuileries, il retrouve, non sans quelque indignation, son ancien grand-maître des cérémonies, le marquis de Ségur, qui s'était sans vergogne fait maintenir dans ses fonctions à la cour de Louis XVIII. Reçu par lui, il veut lui glisser galamment le reproche d'être demeuré plus fidèle à la maison qu'au maître :

— « Comment? toujours vous, M. de Ségur? Vous êtes donc comme le chat de la maison? »

Etre comme le chat de la maison : pour Ségur ce n'était pas un compliment; pour une ménagère, ce

serait un mot délicieux à méditer... Aimer son foyer, et y mettre Dieu, ou plutôt l'y remettre. C'est grâce à Dieu que règne en nous la paix intérieure ; c'est de Dieu que naît notre meilleure joie ; c'est par Dieu, comme dit Mistral dans le poème de *Nerte*, que les gouttes de sueur des moissonneurs deviennent des perles de lumière.

Si Jean Nesmy a quelques conférences de cette valeur, il y aurait un beau recueil à en composer.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Pensez-vous qu'il faille rebaptiser sous condition des protestants qui ont reçu le baptême en France dans un temple où le Livre de prières en usage sauvegarde tout l'essentiel du Sacrement ?

R. — Il est de foi, d'après le Concile de Trente, que le baptême conféré par les hérétiques est valide, quand les conditions essentielles de matière, de forme et d'intention ont été remplies par eux.

C'est pourquoi le St-Office a condamné à plusieurs reprises ceux qui, indistinctement, rebaptisaient sous condition les hérétiques. La règle générale que cette Congrégation donnait en même temps, prévoit qu'une enquête doit être instituée pour chaque cas en particulier, et c'est elle qui doit décider s'il est nécessaire ou non de renouveler sous condition le sacrement.

Mais, très souvent, de nos jours surtout, l'enquête, ou bien n'est pas possible par suite du manque de témoins dignes de foi, ou bien n'aboutit à aucun résultat positif. Parfois même, elle est inutile lorsqu'elle doit simplement confirmer ce que l'on sait déjà, v. g. que le sujet a appartenu à une secte qui administre un baptême manifestement invalide ou qui n'en confère pas du tout, comme les Quakers. Dans ces conditions, la réitération du sacrement s'impose. — Et si l'on réitère parfois l'administration du baptême, ce n'est pas parce qu'il a été conféré par les hérétiques (ce qui est condamné par le St-Office), mais parce qu'on a des raisons de croire prudemment que ces ministres baptisants n'ont pas réalisé les conditions exigées par l'Eglise.

La réitération s'impose encore, toujours d'après les réponses du St-Office, si l'enquête elle-même ne permet de conclure ni en faveur de l'invalidité, ni en faveur de la validité, et qu'un doute probable subsiste au sujet de cette dernière.

En effet, si l'on considère, d'une part, que l'affaiblissement de la foi chez les ministres hérétiques ne fait que s'accentuer, que parallèlement beaucoup d'entre eux versent de plus en plus dans le rationalisme, qu'il s'en rencontre rarement maintenant qui ont le souci de remplir les conditions de matière, de forme et d'intention exigées par l'Eglise, — et que d'autre part le baptême est un sacrement de telle nécessité, — il vaut mieux et il est plus sûr *actuellement* de rebaptiser secrètement sous condition ceux qui nous viennent de l'hérésie.

C'est d'ailleurs la prudente pratique des Eglises particulières des pays où l'élément hérétique important a fait agiter de bonne heure des questions analogues à celle qui nous est posée. En Angleterre, aux Etats-Unis, les statuts diocésains ne font que répéter les décisions des Conciles nationaux ou provinciaux qui ordonnent de rebaptiser sous condition les hérétiques convertis, à moins que par d'indubitables preuves on ait la certitude que tout a été régulièrement observé dans leur baptême en ce qui concerne la matière, la forme et l'intention. Et cela se rencontre rarement de nos jours. A part les Ritualistes, qui généralement baptisent régulièrement et avec soin, on peut *presque toujours* prudemment douter de la validité des baptêmes conférés par les autres hérétiques. — C'est aussi à cette conclusion que s'est arrêté l'Archevêché de Paris, à la suite de nombreuses et minutieuses enquêtes faites au sujet des baptêmes conférés par les ministres hérétiques dans leurs églises de la capitale.

Nous répondrons donc à la question posée :

Le fait que le Livre de prières sauvegarde tout l'essentiel du sacrement n'est pas une garantie suffisante. Si toute autre enquête est impossible ou ne donne pas de résultats positifs, il sera prudent de douter des dispositions des ministres hérétiques qui ont baptisé ces protestants, et par conséquent le baptême doit être renouvelé secrètement sous condition.

Q. — 1° Quelle est la raison pour laquelle le *Codex* recommande non seulement au catéchumène adulte, mais aussi au prêtre baptiseur, de garder le jeûne eucharistique pour le baptême solennel ?

2° Faut-il une raison grave pour baptiser solennellement à un autre moment que le matin avant la messe ?

R. — Ad I. La raison est donnée par le Rituel, tit. II, ch. 3, n. 8 : c'est la révérence envers le Sacrement.

Pour l'adulte lui-même, il faut ajouter une autre raison que suggère également le Rituel (*ibid.*, n. 9), mais que donne plus expressément encore le Code, au canon auquel notre correspondant fait allusion : c'est que l'adulte doit régulièrement assister à la sainte messe après son baptême, et y communier, à moins qu'il n'y ait à cela des obstacles graves et urgents. (Can. 753, § 2).

Ad II. Cette réponse à la première question sert de principe pour résoudre la seconde. Puisqu'il faut une raison grave et urgente pour dispenser l'adulte de la messe et de la communion immédiatement après son baptême, on ne pourra remettre le baptême lui-même à une heure où il ne soit plus possible de célébrer que si l'on a pour cela une grave et urgente raison.

La durée de la cérémonie ne serait pas à elle seule cette urgente et grave raison qu'exige le Code. Mais s'il devait résulter de cette longueur même de la cérémonie de sérieux inconvénients, comme une

trop grande fatigue pour les baptisés et pour les assistants, même pour le ministre du sacrement, il y aurait alors un motif suffisant de remettre la cérémonie à un moment où cet inconvénient vraiment grave ne serait plus à craindre.

LITURGIE

Q. — Nouveau venu dans ma station, je n'ai pas été peu surpris de la façon d'y accomplir les cérémonies du Samedi Saint. L'office y est entièrement chanté, mais la pénurie de personnel ne permet pas la présence d'un diacre et d'un sous-diacre. Aussi, au début de la cérémonie et pour l'*Exultet,* un second prêtre disponible se contente de revêtir les ornements du diacre et accomplit cette première partie de l'office, puis il se retire au commencement de la lecture des prophéties. Le reste de l'office et la messe seront chantés par l'officiant seul. Qu'en pense l'*Ami ?*

R. — Si le clergé de l'église est en nombre pour célébrer avec ministres sacrés les longues et belles cérémonies du Samedi Saint, qu'on suive l'ordre du Missel, rien de mieux. Mais si l'on n'a qu'un personnel insuffisant, le *Memoriale Rituum* de Benoît XIII pour les petites églises [1] indique comment on peut célébrer cette fonction sans ministres sacrés, et avec l'aide seule de trois ou quatre servants.

Par exemple, c'est le prêtre officiant qui, après la bénédiction du feu nouveau et des grains d'encens, fera ce que le Missel réservait au diacre de la messe : il revêtira le manipule, l'étole avec la dalmatique de couleur blanche, et se mettant en marche pour aller bénir le cierge pascal, allume selon le cérémonial le cierge triangulaire qu'il porte lui-même.

Lisez plutôt la rubrique du *Petit Mémorial,* et vous ne verrez nulle part qu'un autre que le célébrant doive se substituer à lui. — § I, *De principio Officii,* n. 11. « Celebrans, deposito pluviali ac stola coloris violacei, accipit manipulum, stolam in humero sinistro, more Diaconorum, et dalmaticam albi coloris. » — N. 17. « Celebrans, genuflexus, clara voce dicit (vel cantat) *Lumen Christi ;* tunc surgit, surgentibus omnibus, et clerici (vel Chorus) respondent *Deo gratias.* » — En arrivant au bas de l'autel, § II *De benedictione Cerei,* n. 3 : « Celebrans, tenens Missale suis manibus, genuflectit in infimo gradu altaris, et non præmisso *Munda cor meum,* dicit tantum : *Jube, Domine, benedicere. Dominus sit in corde meo et in labiis meis, ut digne et competenter annuntiem suum Paschale præconium. Amen.* » Il se lève ensuite, fait la génuflexion à l'autel et se rend conjointement avec ses servants au lieu préparé à cet effet du côté de l'évangile, place le livre sur le pupitre, l'encense, « et incipit Præconium *Exultet etc.* clara voce (vel cantans). »

[1] Une nouvelle édition typique, approuvée par décret du 14 janvier 1920, a paru à Rome chez Pustet (in-8 de 75 p.). Ledit *Memoriale* décrit les cérémonies pour la Purification, le Mercredi des Cendres, le dimanche des Rameaux et les trois derniers jours de la Semaine Sainte.

De ces rubriques il résulte déjà que, à défaut de ministres sacrés qui assistent le célébrant comme le demande le Missel, la fonction du Samedi Saint ne saurait s'accomplir sans perdre de son unité, si un autre prêtre que le célébrant intervenait pour le chant de l'*Exultet.*

Mais la S. R. C. est encore plus explicite. On lui demandait : « Utrum probari possit usus obeundæ in Sabbato Sancto benedictionis novi ignis et incensi ab alio sacerdote licet non Missam celebraturo ? — Et item usus ab eodem, vestibus diaconalibus induto, deferendæ arundinis (vulgo dicti *Lumen Christi)* et canendi Præconii, etsi in subsequenti officio et Missa ipsi Celebranti non assistat ? » C'est bien notre cas. Quelle fut la réponse ? « *Affirmative* ad primam partem, *negative* ad secundam, » c'est-à-dire que, à part la bénédiction du feu nouveau et de l'encens qui a lieu à la porte de l'église et peut être faite par un prêtre disponible, toute la fonction qui suit est une et indivisible et doit être accomplie par le célébrant ou ses ministres qui l'assistent durant tout l'office et toute la messe. (S. R. C., 12 nov. 1831, n. 2684, ad 8, et Gardellini, t. IV, p. 323).

Enfin à cette demande : « Utrum Capuccini possint ad libitum et in una eademque ecclesia sacras functiones peragere, nunc juxta præscriptiones ordinarias Missalis Romani etc., nunc utendo *Memoriali Rituum* a Benedicto XIII pro parvis ecclesiis edito ? » Rome répondit : « Si ecclesiæ sufficiens clerus suppetat, peragant functiones juxta Missale Romanum ; si tres aut quatuor Clericos tantum habeant, utantur Memoriali Rituum Benedicti XIII. » (S. R. C., 7 déc. 1888, n. 3697, ad 17).

Donc, *causa finita est.*

Q. — Le chapelain, qui seul est chargé d'une desserte et ne remplit pas habituellement les fonctions sacrées dans l'église-mère (il y officie de temps à autre, ou ne fait qu'y confesser une fois par mois), est-il tenu à faire l'office avec octave du Patron de l'église-mère ?

R. — Le cas ici proposé rentre bien dans la question soumise à la S. R. C. en 1897, et voici la solution qui lui convient :

a) Sacellanus, cui competit tota cura filialis ecclesiæ, est tenu de célébrer le Titulaire de l'église filiale avec octave.

b) Sacellanus, qui dans l'église-mère ne remplit qu'accidentellement quelque office, plutôt comme aide du curé que *ex officio,* n'a pas à s'inquiéter du Titulaire de l'église paroissiale où il ne fait que confesser de temps à autre et remplir quelque fonction. (29 mars 1897, n. 3952).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 augusti 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Fragilité

L'organisme des enfants à l'époque de la formation est d'une excessive fragilité. Les fillettes, principalement, sont sujettes à des troubles de toutes sortes qu'il faut surveiller attentivement et combattre avec énergie, car, à ce moment où la constitution de l'enfant se précise, la faiblesse persistante, les troubles organiques trop fréquents peuvent avoir une influence désastreuse qui se ferait sentir toute la vie. De là l'utilité, pendant la croissance, de soumettre les enfants régulièrement au traitement des Pilules Pink, dont les puissantes propriétés reconstituantes soutiennent et fortifient les jeunes organismes et permettent ainsi à la formation de s'accomplir en d'excellentes conditions. Et si les Pilules Pink sont, en la circonstance, particulièrement indiquées, c'est parce que leur vertu essentielle, qui est d'enrichir le sang et de tonifier le système nerveux, se manifeste à une époque où le sang et les nerfs ont plus spécialement besoin d'être sans cesse entretenus et reconstitués.

Chez M^lle^ Barel, dont nous parlons ci-dessous, l'intervention des Pilules Pink s'est fait très heureusement sentir, ainsi qu'on en peut juger par la lettre que nous avons reçue de la mère de cette fillette, M^me^ Barel, 10, rue Poterie, à Vitré (Ille-et-Vilaine) :

« Ma fillette, Dieu merci ! va très bien, — nous écrit M^me^ Barel. — Elle n'est pas très grande, mais elle est très forte, et ce qui étonne le monde, c'est de l'avoir vu se développer aussi vite et sans fatigue, depuis qu'elle prend les Pilules Pink. Si j'ai pensé à lui faire prendre les Pilules Pink, c'est parce que moi-même je m'en étais trouvée très bien. »

Les Pilules Pink sont toujours employées avec succès dans les cas d'appauvrissement du sang ou d'affaiblissement du système nerveux.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris ; Frs 4,50 la boîte ; Frs 24 les six boîtes, franco ; plus Fr. 0,50 de taxe par boîte.

La constipation empoisonne le sang

La SCAVULINE guérit la constipation

Toute personne constipée, du fait qu'elle ne va pas journellement à la selle, s'empoisonne. Notre intestin est journellement exposé aux pires souillures. Il faut qu'il soit nettoyé tous les jours. Les résidus de la nutrition, s'ils ne sont pas évacués, empoisonnent le sang. Cet empoisonnement se manifeste par les éruptions, les rougeurs, les furoncles, l'eczéma et ensuite par des affections plus profondes et plus graves. La Scavuline guérit la constipation d'une façon durable.

On trouve la Scavuline dans toutes les Pharmacies et au dépôt, Pharmacie Barret, 23, rue Ballu, Paris. 2 fr. la boîte pour nombreuses purgations, plus 0 fr. 20 de taxe par boîte.

ANÉMIE

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE, CHLOROSE
Sirop de DESCHIENS à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul Baudry 6 fr. franco et Phar^ies^

VINS DE BORDEAUX

Vins de Messe, Vins de table, Vins fins

Alban SEUVE, propriétaire à Massugas, par Pellegrue (Gironde)

Prix-Courant et Références fournis sur demande adressée à **M. l'Abbé LALANNE, curé de Massugas**

PRIX-COURANT 1921-15 juillet
Vin rouge 9° 10° à 11°, 80 fr., 90 fr., 100 fr. l'hecto nu
Vin blanc sec 115 fr.; moelleux 125 fr.; doux 135 fr. —
Nu, tous frais en plus.

LABORATOIRES BAILLY

A. BAILLY, 17, rue de Rome, PARIS
ANALYSES
Bactériologiques — **Biochimiques** — **Alimentaires**
(diphtérie, tuberculose) (sang, urines) (laits, vins, etc.)
REACTION DE WASSERMANN. — Notices et brochures sur demande.

Aide entre Catholiques

HUILES, SAVONS ET CAFES
Demandez en toute confiance le tarif spécial
Pierre MICHELLON, à Salon (Bouches-du-Rhône)

EPILEPSIE
MALADIES NERVEUSES

DANSE DE St-GUY **TRAITEMENT par le** « **BROSÉYL** » Résultats merveilleux.
Approbations médicales. — Le flacon de 60 dragées 8 f. 80
Pharmacie GOBERT, 40, rue des Acasias, PARIS.

Comment supporter le poids des impôts

A ceux qui se plaignent de payer de lourds impôts, on peut rappeler qu'il est aisé d'en supporter le poids avec moins de peine, en souscrivant aux *Bons de la Défense Nationale*, dont les intérêts sont payés d'avance. Ces intérêts allègent, en effet, d'autant les charges fiscales des citoyens prévoyants, qui s'en acquittent ainsi sans diminuer leur capital. Souscrire aux *Bons de la Défense Nationale*, c'est le moyen le plus commode et le plus sûr de compenser ses impôts par un placement avantageux. Confier ses billets de banque au Trésor, c'est s'assurer une prime qui permet de s'acquitter plus aisément de ses contributions. Ceux qui n'ont pas cessé de placer leurs épargnes en *Bons de la Défense Nationale*, n'ont certes pas à le regretter. Ils ont augmenté leurs disponibilités, mis leur fortune à l'abri des risques et touché des intérêts rémunérateurs.

VALS-SAINT-JEAN

Réduction importante aux membres du Clergé, sur demande adressée :
Direction Vals-Générale, 53, Boul. Haussmann, **Paris.**
Se référencer de l'*Ami du Clergé*.

VITTEL
GRANDE SOURCE

Goutte-Gravelle-Arthritisme
Réduction à MM. les Ecclésiastiques